

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

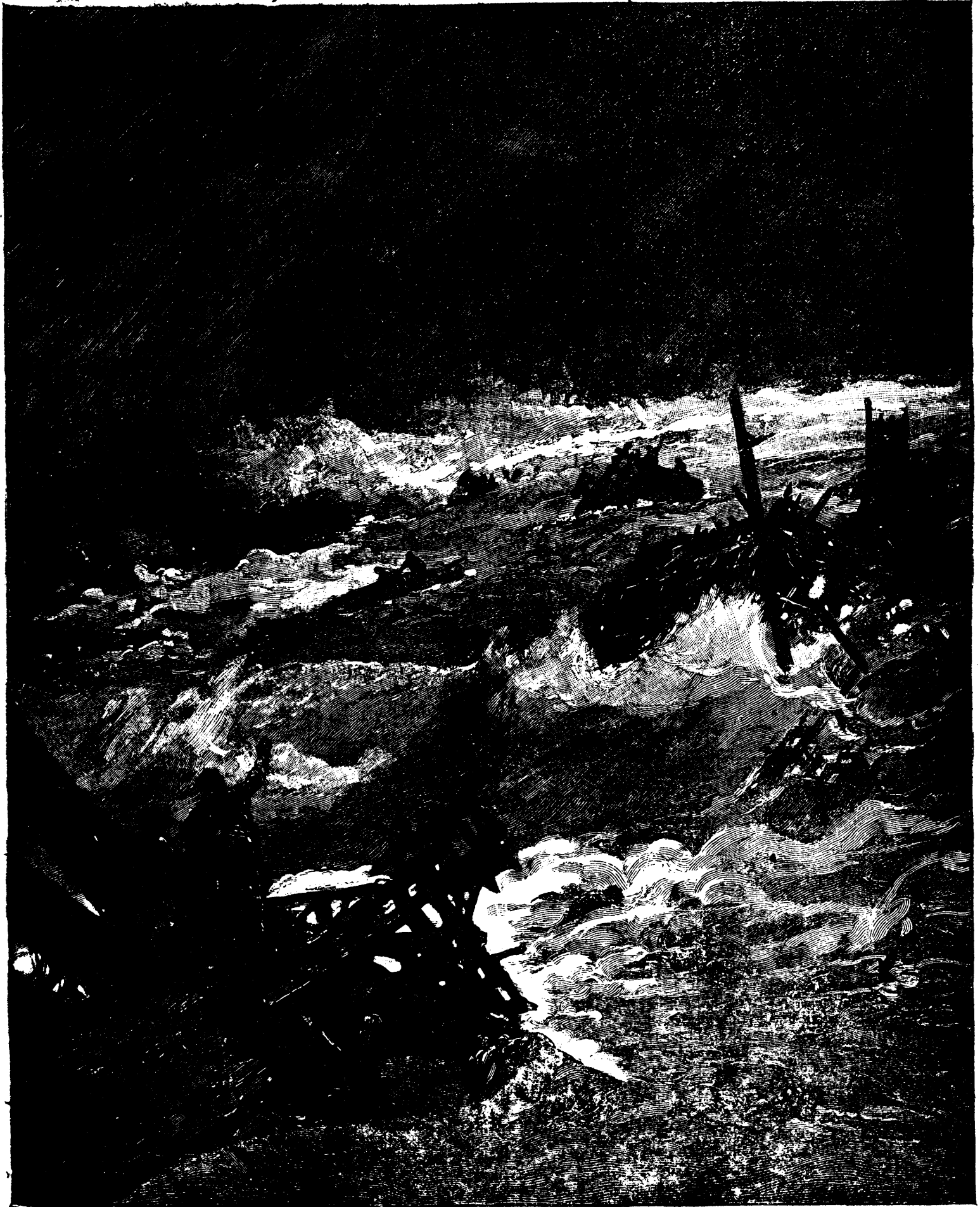
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 267.—SAMEDI, 15 JUIN 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE VILLE ENTIÈREMENT DÉTRUITE

L'ÉPOUVANTABLE HÉTACOMBE DE VIES HUMAINES ET DE PROPRIÉTÉS CAUSÉE PAR LA RUPTURE D'UN RÉSERVOIR, A JOHNSTOWN, ÉTATS-UNIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 JUIN 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Jeu scientifique : Le théâtre des équilibristes.—L'abbé Henri-Raymond Casgrain, par Charles Amean.—L'honorable juge Siméon Pagnuelo, par J. H. Charland.—Promenade à travers l'exposition, par P. Colonnier.—"The romance of Dollard", par Alphonse Gagnon.—En fumant, par Raoul Renault.—Carnet de la ménagère.—Excursion à Québec.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Casgrain, président de la Société Royale du Canada—Portrait de Son Honneur le juge Pagnuelo.—L'épouvantable hétacombe de vies humaines et de propriétés causée par la rupture d'un réservoir, à Johnstown.—L'Exposition Universelle de Paris : Histoire de l'habitation humaine (suite).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LA GROSSE PRIME

M. Clément Lafleur, 119, rue Saint-Augustin, Saint-Henri de Montréal, a gagné la prime de \$50.00, au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ.



* * Un jour, pendant la semaine sainte, Racine mena Lafontaine à l'office du soir et lui mit dans les mains un volume de la Bible. Lafontaine tomba sur la belle prière des Juifs dans le prophète Baruch et, plein d'admiration, il s'empressa de dire à Racine au sortir de l'office : "Quel était donc ce Baruch ? C'était un bien beau génie !" Et les jours suivants il disait à toutes les personnes qu'il rencontrait : "Avez-vous lu Baruch ? C'était un bien beau génie !"

Je n'ai pas lu Baruch, mais je comprends très bien l'enthousiasme de Lafontaine après la lecture d'une belle œuvre, car je viens d'éprouver un peu ce sentiment en fermant un nouveau livre, bien canadien, l'*Outaouais supérieur*, d'Arthur Buies.

Certes, le titre n'a rien de très séduisant, et les amateurs d'émotions fortes, les lecteurs de romans chers à madame Pipelet, n'y trouveront pas de quoi galvaniser leur imagination surchauffée et leurs névroses malsaines, mais ce livre a ce rare mérite d'être sérieux, instructif et agréable à lire.

Il faut le reconnaître, nous produisons très peu de livres sérieux, car ce qualificatif s'applique à des productions tellement indigestes qu'il est devenu synonyme de lourd et de souverainement ennuyeux ; et c'est à ce genre qu'appartiennent la plupart des ouvrages publiés jusqu'à présent sur des sujets spéciaux, tels que les monographies des régions qui composent notre pays.

* * Nous nous plaignons souvent de ce que l'Europe ignore les ressources inépuisables du Canada, mais je crois qu'il faudrait nous accuser nous-mêmes de cet état de choses et reconnaître que c'est à nous qu'est dévolu le rôle d'attirer l'attention des autres peuples sur la valeur de notre sol, autrement que par la publication de livres ou de brochures qui distillent l'ennui et provoquent plus de pitié que d'admiration.

C'est ce qu'a très bien compris M. Buies.

Dans la préface très claire et parfaitement écrite, l'auteur s'exprime ainsi :

J'aborde donc cette fois une autre section du grand Nord Canadien, celle de la vallée de l'Outaouais ; je viens parler d'une région belle entre toutes, dans un pays qui est un des plus beaux du monde. En général, nous ne connaissons pas assez cette terre qui est la nôtre, parce que notre éducation, trop tournée vers les choses abstraites, vers un passé qui va de plus en plus s'évanouissant, ne nous apprend presque rien de ce qui est autour de nous, de ce qui est devant nous, de ce qui est sous nos pas. Aussi, sommes-nous bien peu portés, pour le très grand nombre des Canadiens, à étudier notre propre pays et, par suite, à le faire connaître. Il en résulte le double désavantage de nous ignorer nous-mêmes et d'être encore plus ignorés des autres peuples. Nous n'avons à offrir à l'étranger, ou aux amis naturels de la nationalité franco-canadienne, que des "livres bleus," des brochures renfermant aussi peu de renseignements qu'elles pullulent de fautes grossières, d'inconcevables négligences de langage, ou bien encore des brochures copiées les unes sur les autres, qui ne sont, à proprement parler, que des nomenclatures, que des groupements sans ordre et sans lumière, des assemblages pâteux de statistiques, ou de lourdes et indigestes compilations de rapports mis bout à bout et reliés entre eux par des joints informes. Comment pouvons-nous, avec de pareilles choses, attirer les regards des autres peuples ? Et comment nous étonner si, dans de rares circonstances seulement, on ne fait du Canada français qu'une mention passagère, si on ne lui accorde qu'une attention vite dissipée ? Comment voulez-vous intéresser les autres peuples en notre faveur quand nous nous intéressons si peu à nous-mêmes ? Accusons-nous tout les premiers de reléguer notre propre pays à l'arrière-plan.

L'étude géographique surtout, est à peu près nulle, et cependant cette étude, à notre époque d'expansion rapide et de relations multipliées, est indispensable, même au plus humble des citoyens.

Hélas ! ce qui est pis encore, c'est qu'il y a parmi nous des écrivains de talent qui dédaignent de s'occuper du seul pays auquel ils tiennent par les liens réunis de la naissance, de l'éducation, des affections premières, de la raison, du sentiment et de l'intérêt. Ces écrivains, quand ils s'adressent à notre public, ne l'entretiennent guère que de sujets qui lui sont relativement fort indifférents, ou qui ont été traités cent fois avant eux par des auteurs d'une compétence, on l'admettra aisément, au moins égale à la leur.

* * Tout cela est très bien pensé et malheureusement trop vrai.

Dans notre pays, il est très rare qu'un écrivain soit quelqu'un, lui-même, c'est-à-dire un homme ayant des idées, un style à lui ; il est presque toujours l'imitateur d'un autre, sans avoir la moindre parcelle d'originalité ; forme, fonds, tout est emprunté, et il n'y a guère que le style qui ne le soit malheureusement pas.

Buies est le fondateur d'un nouveau genre en Canada, de même que Elysée Reclus a opéré une véritable révolution dans la science en créant une géographie nouvelle, transformée, exacte comme renseignements, précise dans ses détails, et dont la couleur et le charme du style en rendent la lecture aussi attrayante qu'instructive.

Ce n'est pas mince besogne que de s'écarter des sentiers battus, de renoncer aux habitudes routinières de nos devanciers et d'inaugurer un système de vulgarisation, une science ordinairement aride, tout en produisant une œuvre littéraire du plus haut mérite, et c'est précisément ce qu'a fait l'auteur de l'*Outaouais supérieur*.

Il a réussi, et c'est après avoir parcouru ces belles pages, que, secoué par le charme de cette lecture, je ne puis m'empêcher, imitant Lafontaine, de demander à tous mes amis : "Avez-vous lu le nouvel ouvrage de Buies ?"

Les différents chapitres de ce livre sont traités d'une manière claire, exacte, et la poésie qui parfume toutes ces pages nous fait aimer ces grandes solitudes du nord, désert aujourd'hui, mais que nos enfants verront transformées en plaines riches et fertiles.

Lisons ensemble cette belle page écrite à la mission des Oblats du Témiscamingue :

Ce que l'on éprouve dès les premiers instants que l'on passe à Mission, c'est une tendance irrésistible à la contemplation, au recueillement. On se sent là comme arrivé subitement dans un autre monde et l'on est saisi par les étranges sensations de l'inconnu. Cette maison solitaire, enveloppée dans son silence, et qui semble inhabitée tou-

en gardant l'apparence de la vie, pendant qu'au loin, aussi loin que le regard peut atteindre, tout est également tranquille, profond, imperturbable, porte au cerveau et au cœur une singulière impression de délaissement dans l'espace désert et muet. Mais l'âme bientôt est doucement ramenée à elle. La bonne, tendre et maternelle nature lui sourit. Grande, immense, elle est devant le regard, mais on plonge avec délices dans cette immensité dont rien n'altère la serene mansuétude. L'homme, en présence de l'im-pénétrable nature, pleine à la fois de secrets et de tendresses pour lui, qui ne l'accable pas du poids du mystère, mais semble lui ouvrir au contraire des portes innombrables vers l'infini, se sent bientôt moins pénétré de sa petitesse que de son immortelle grandeur. Sa faiblesse ne le déconcerte ni ne l'humilie ; il reprend rapidement l'empire de lui-même, et sa pensée, écrasée par l'impression d'un moment, se retrouve maîtresse absolue d'elle-même et du monde qu'elle contemple.

Ainsi, perdu dans ma rêverie, en quelques minutes je venais de passer par les impressions les plus diverses, contemplant en dernier lieu un petit oiseau-mouche qui, de fleur en fleur, voletait dans le jardin de la Mission, lorsque le Père Fafard, s'avançant vers moi :

— Venez, me dit-il, je vais vous montrer la chapelle, puis nous traverserons de l'autre côté où vous verrez l'ancienne chapelle bâtie par M. Bellefeuille, le cimetière où est enterré le Père Laverlochère, et le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Aux yeux du passant qui ne voit que le côté extérieur des choses, la chapelle de la Mission ne saurait offrir le moindre intérêt. C'est tout uniment une pauvre petite construction en bois, faite avec le seul objet de réunir les Indiens le soir, à la prière, et le dimanche à la messe. Cependant, l'intérieur ne manque ni de grâce ni de proportions ; c'est que, dans tout ouvrage qu'inspire une pensée chrétienne et généreuse, il y a quelque partie per où l'âme se révèle et lui communique tout ce qu'elle renferme de sentiment inné, quoique imparfait, du noble et du beau.

Tout ce petit intérieur a une physionomie primitive, candide, ouverte, qui semble s'adresser tout droit à votre âme et vous demande pardon, à vous qui avez sans doute admiré de bien beaux temples, de s'appeler la maison de Dieu, quand on est si petit et si pauvre !

* * J'ai peut-être eu tort de faire ces quelques citations, car on peut croire que j'ai trié sur le volet les meilleurs passages, ce qui n'est pas, et je ne puis mieux dire, pour être dans le vrai, que le style se soutient à la même hauteur de la première à la dernière page, et je sais nombre volumes de vers qui ne contiennent pas la dixième partie de poésie de cette prose éblouissante.

C'est une excellente étude dans laquelle on s'initie d'une manière simple et facile à des questions topographiques, historiques, minières, agricoles et industrielles, dont le seul nom suffit d'ordinaire pour faire fuir les lecteurs, mais qui aurait pu être complétée par l'adjonction d'une carte plus récente que celle de 1880, annexée à l'ouvrage et qui est incomplète.

Ce qu'il manque encore à l'ouvrage de M. Buies, ce sont des illustrations dessinées par Bayard, Rioux, Yau, Dargent et autres artistes dont les productions merveilleuses font la gloire de la France, et qui sait si ce rêve ne sera pas réalisé un jour.

J'espère que notre excellent écrivain, — notre maître à tous, y compris tous les membres de la Société Royale — continuera l'œuvre qu'il a commencée en 1880 par l'histoire et la description du Saguenay, et qui vient d'être suivie du second volume de la série d'ouvrages qu'il nous promet.

Un livre comme celui dont je viens de vous parler fait plus de bien au Canada et nous grandit plus aux yeux des autres peuples que tous les discours que nous envoyons depuis vingt ans aux quatre vents du ciel.

* * Dans ma dernière causerie, je vous parlais d'accidents et je déplorais même la fréquence des cas de pertes de vie à Montréal, et au moment même où j'écrivais ainsi, une des catastrophes les plus terribles que l'on ait jamais vues avaient lieu sur notre continent et mettait en deuil des milliers de familles.

L'inondation subite de Johnstown et de la vallée de Conemaugh, par suite de l'éboulement de la digue des grands réservoirs, a causé des ravages inouis et a provoqué des scènes de dévouements admirables et d'horreurs sans noms.

Parmi les victimes se trouve un homme, un vaillant, dont l'histoire gardera le nom et le souvenir.

Daniel Periton, fils d'un marchand de Johnstown, demeurait près du réservoir qui a crevé, et l'un des premiers s'est aperçu des mouvements qui s'opéraient dans la digue ; comprenant le danger, il sauta aussitôt à cheval et descendit au galop dans

la vallée, annonçant l'accident aux habitants des villages et criant de toutes ses forces :

—Sauvez-vous ! sauvez-vous sur les montagnes ! Il en a sauvé ainsi des centaines de personnes, en les prévenant ; mais d'autres, ne le connaissant pas et le prenant pour un fou, lui rirent au nez.

L'inconnu, sans se décourager et tout entier à la mission qu'il s'était imposé, continua sa course effrénée jusqu'à Johnstown, mais si rapide que fut le galop du cheval, le torrent allait plus vite encore, les flots l'atteignirent et l'engloutirent bientôt.

* * * Eglises, monuments publics, édifices en pierre destinés à braver les efforts de plusieurs siècles, maisons, constructions de toute sorte, tout a été enlevé, balayé dans toute la vallée pendant l'espace de quelques minutes.

Dans la ville de Johnstown il reste à peine dix maisons, à Cambria moins encore, et de la population de 55,000 habitants de cette région, on croit que le tiers au moins a péri, bien qu'il soit évident que jamais on ne saura exactement le nombre des morts.

Le feu a ajouté ses horreurs au désastre.

Le pont du chemin de fer de Pennsylvanie, sur la rivière qui traverse Johnstown, a seul résisté à l'impétuosité du courant, mais une foule de maisons en bois, dans lesquelles se trouvaient encore de nombreuses personnes, ont été entraînées et ont formé, près du pont, un barrage qui s'est élevé à une hauteur prodigieuse. Cet énorme amas de bois, d'où partaient les cris déchirants des malheureux qui faisaient des efforts désespérés pour se dégager, a pris feu, et la lueur de cet incendie a éclairé pendant toute la nuit la vallée de Cone-maugh, où se déroulaient tant de drames effrayants.

Chaque dépêche nous annonce de nouvelles tristes, des actes d'héroïsmes et des scènes ignobles, car il faut malheureusement le reconnaître, une nuée de bandits, hongrois et nègres, s'est abattue sur les ruines, parcourant les quartiers dévastés, pillant, volant, et dépillant les morts.

Plusieurs de ces misérables ont été lynchés.

* * * Voici un fait qui donnera une idée de la force du courant et qui prouve que toute résistance était impossible.

L'eau grossissait dans les rues avec une rapidité effrayante et les maisons étaient entraînées l'une après l'autre, quand les directeurs du grand établissement métallurgique de Columbia firent renverser douze wagons de fer en gueuse, à l'endroit où le courant paraissait le plus fort, afin de l'enrayer un peu et donner ainsi aux personnes se trouvant dans les maisons situées, en aval, un moment de répit pour essayer de se sauver. Mais rien ne pouvait entraver la violence de cet effrayable courant, et bientôt les blocs de fer furent entraînés comme des cailloux par le torrent.

Quinze mille pertes de vie, des millions de dollars de pertes matérielles ! Trente mille personnes dans la misère ! voilà le résultat de la négligence d'un club de pêcheurs qui n'ont pas écouté les avis de personnes d'expériences, qui les ont prévenus depuis plusieurs années de la nécessité de faire réparer la digue de leur réservoir !

* * * Je vous ai cité tout à l'heure entre mille un acte de dévouement, et je vous prie de croire que je préfère m'occuper de ce côté du bien qui fait honneur à l'humanité, plutôt que de ces vaines gloires qui s'abattent sur les cadavres, dont j'ai été forcé de parler plus haut.

Il y a une dizaine de jours, à quelques lieues de Québec, deux braves marins, Téléphore Mercier, patron, et N. Charbonneau, second de la goëlette *Marie Amélie*, ont sauvé, en risquant leur vie, un matelot nommé Perreault accroché depuis vingt quatre heures à une épave et ballotté par une mer épouvantable, pendant la tempête qui a soufflé, trois jours durant, dans le golfe.

Plusieurs journaux, en racontant les détails du sauvetage, et ils sont très émouvants, terminent en disant qu'ils sont convaincus que les autorités ne laisseront pas les sauveteurs sans récompense.

Je suis parfaitement de leur avis, et à ce propos,

je crois qu'il serait temps pour nous de fonder une société de sauveteurs et d'établir une décoration, médaille de sauvetage, qui serait donnée chaque année, en séance publique, aux plus méritants ; ainsi que cela se fait déjà en plusieurs pays d'Europe.

Il suffirait de quelques hommes d'initiative pour mener à bien ce projet qui aurait pour but de récompenser, honorifiquement au moins, les braves qui se dévouent pour sauver leurs semblables ; mais j'ai déjà ainsi prêché dans le désert, et si je reviens effleurer encore cette question, c'est plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir de voir la réalisation de ce vœu.

Notre rôle n'est-il pas de regarder les peuples marcher et notre ambition ne se borne-t-elle pas à croître beaucoup en nombre et très peu en progrès ?

* * * Notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, sera célébrée cette année à Québec, avec un éclat inaccoutumé et dans des circonstances toutes spéciales.

C'est en effet le 24 de ce mois que doit avoir lieu l'inauguration du monument élevé en l'honneur de Jacques Cartier, des marins de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et de l'*Emerillon*, ainsi que des Pères de Brébeuf, Massé et Chs Lallemant.

Ce monument, dont nous publierons un croquis dans notre prochain numéro, est érigé sur l'emplacement même du premier hivernement des Français en Canada (1535-36), et du premier établissement des missionnaires Jésuites à Québec (1625), au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet.

En parcourant la liste des personnes qui ont souscrit à cette œuvre nationale, je relève des noms étrangers mais bien connus des Canadiens.

Le comte de Paris ; M. de Malvilain, président du tribunal de commerce de Saint-Malo ; le duc d'Aumale ; MM. G. Chastenet-Beaulieu ; Claudio Jeannet, le marquis de Bassano ; Roger et Chernoviz ; l'abbé Peyret, chanoine de la cathédrale d'Anch ; J.-B.-V. Géhaut, lecteur de l'Université de Munich ; Eugène Veullot ; Lucien Brun, sénateur, et sa famille ; A. Vérité, d'Alger ; La ville de Saint-Malo ; Gustave Wekeman, de Bruxelles, etc., etc.

Vous le voyez, l'appel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a été entendu au loin, et il faut espérer que nous aurons tous à cœur de contribuer au succès de cette fête qui a une si grande importance historique.

Je me propose, du reste, de vous parler beaucoup plus longuement de cette solennité dans ma prochaine causerie.

* * * Je viens de parcourir un poème de M. de Borelli, *Alain Chartier*, qui est représenté en ce moment à Paris, au Théâtre Français, avec un succès qui prouve que les beaux vers et les grandes idées sont toujours en France dans leur véritable patrie.

J'en détache ce passage si vivant et si largement écrit, le cheval de Jeanne d'Arc :

... Elle allait chevauchant, bannière en main, sans heaume.
—Nu-tête, mais ayant une auréole au front !
Tous tant que nous étions, entraînés péle-mêle,
Effaçant d'un seul coup l'inoubliable affront,
Nous suivions, sans jamais rompre d'une semelle,
Son bon courtaud de guerre, — un paysan comme elle !
Ah ! le digne Français que ce brave cheval !
Droit aux Anglais, toujours, par le mont et le val,
Il poussait, aux naseaux ayant deux jets de flamme :
Il ne se pouvait pas qu'il lui manquât une âme !
Eussions-nous peu de monde, et l'ennemi beaucoup,
Il allait son chemin, la bride sur le cou.
Son pas rythmé scandait la marche vengeresse
Mieux que tous les clairons et que tous les tambours ;
Et, — comme s'il n'eût fait que changer de labours, —
En vaillant tatcheron, sagement et sans presse,
Il faisait sa besogne, et broyait du sabot
Les hommes de Bedford et les gens de Talbot.
C'est qu'il était pesant, le bon cheval de Jeanne !
Quand, luisant au soleil en terrible attirail,
De la pourpre au harnais, du sang à la balzane,
Il éventrait les rangs du heurt de son poitrail,
On eût dit le sillon que fouille et que chavire
Le soc d'une charrue ou l'avant d'un navire !
—Et puis, figurez vous, bien droite son l'arçon,
Une étonnante fille en habits de garçon ! —
Derrière eux, la Trémoille, et la Hire et Xaintrailles
Venaient, élargissant le sillage vainqueur ;
Et des frissons sacrés vous prenaient aux entrailles
A voir aller ainsi la Jeanne des batailles,
L'épée au poing, l'éclair aux yeux, — la France au cœur !

Quels beaux vers ! comme c'est grand ! !

* * * On a enfin décidé de construire une nouvelle prison à Montréal, et cela, non sans besoin,

car il y a plus de dix années que les grands jurés déclarent, quatre fois l'an, que cet immeuble est malsain, insuffisant et mal divisé.

Cette décision a été prise à la suite d'une visite faite par les ministres, à ce que l'on est convenu d'appeler l'*Hôtel Payette*, mais, dans le compte rendu de cette inspection, il est un point passé inaperçu et qui a cependant son importance.

On a constaté qu'un grand nombre de détenus passent leur temps à... ne rien faire, mais absolument rien, bâillant aux corneilles tout le jour, attendant la soupe de farine d'avoine et l'heure du coucher, jusqu'à extinction de sentence.

Ce système est démoralisant au possible, mais nos gouvernants n'y peuvent rien, et puisque ces prisonniers ne sont pas condamnés aux travaux forcés, il est impossible de leur imposer une occupation quelconque.

Il y a là une réforme importante à opérer, bien que l'organisation du travail dans les prisons soit un des problèmes les plus difficiles à résoudre, pour ne pas faire concurrence aux ouvriers libres.

En Belgique, on vient d'inaugurer un nouveau système, le travail isolé, en cellule, et non en commun.

Il paraît avoir donné de bons résultats, et il a même rencontré l'approbation de philanthropes qui semblent s'occuper surtout des criminels.

"Tout est combiné, dit à ce sujet M. Picot, pour que le condamné reçoive chaque jour deux ou trois visites, et grâce à ces précautions, l'état cérébral des condamnés est sain."

A ce sujet un penseur ajoute : *Il n'y a pas beaucoup d'ouvriers libres en chambre qui reçoivent deux ou trois visites chaque jour.*

Comment trouvez vous en effet ce surcroît d'attentions apportées à l'état cérébral d'un bandit qui a mérité la prison cellulaire ?

Deux ou trois fois par jour, un des employés de la prison, vient trouver le greffier, l'examine, le palpe, lui adresse des questions pleines de bontés : —Et ce petit cerveau, comment va-t-il, mon ami ?

—Je m'ennuie...

—L'ennui ! mauvais symptôme. Si je vous envoyais une petite limonade ?

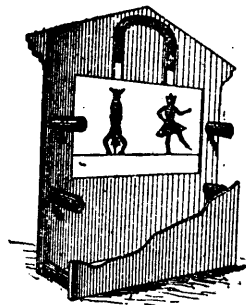
—C'est ça. Amenez la limonade, avec un grand couteau dedans !

Si je n'étais pas honnête homme, je voudrais être chenapan belge.

Leon Tiden

JEU SCIENTIFIQUE

LE THÉÂTRE DES ÉQUILIBRISTES



Vue d'ensemble

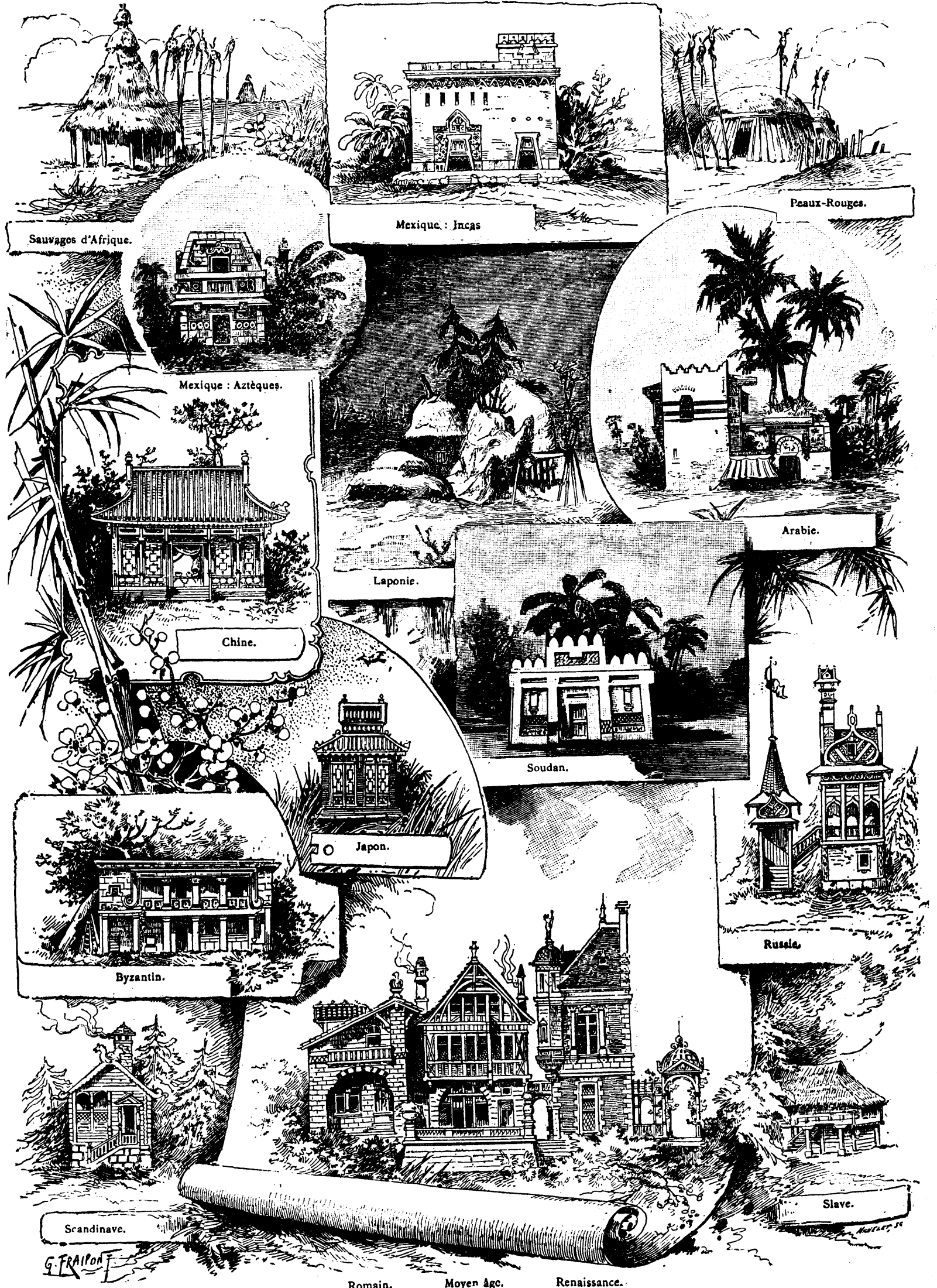
Construisez un petit théâtre de carton composé d'un fond et d'une façade reliés par quatre bouchons fixés par des épingles ; au dos de la façade, vous attacherez un aimant de telle sorte que les spectateurs ne puissent l'apercevoir.

Au-dessous de l'aimant tendez un fil de fer sur lequel vous placerez la pointe d'une aiguille. La hauteur du fil de fer doit être telle que la tête de l'aiguille, attirée par l'aimant, se tienne verticalement et en équilibre sans toucher l'aimant lui-même.

Ceci fait, découpez un petit personnage en papier, donnez lui la hauteur exacte de l'aiguille et collez celle-ci derrière le personnage avec un peu de cire à cacheter.

Posez la pointe de l'aiguille, dissimulée par le papier, sur le fil de fer, et vous verrez le personnage se maintenir en équilibre.

En employant un aimant à deux branches, on peut, comme l'indique le dessin, mettre deux personnages sur le fil de fer.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. — HISTOIRE DE L'HABITATION HUMAINE
 Constructions éliées par M. Charles Garnier



L'ABBÉ HENRI-RAYMOND CASGRAIN
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA
Photographie Livernois



L'HONORABLE SIMÉON PAGNUELO
JUGE DE LA COUR SUPÉRIEURE
Photographie Notman

L'ABBÉ HENRI-RAYMOND CASGRAIN

Un écrivain limpide, au sens généreux, au patriotisme éclairé, maître de sa phrase, éloigné du boursofflage si commun de nos jours. Un homme à l'abord ouvert, très sympathique, ayant beaucoup de monde, comme on dit, et causeur entraînant. Un ecclésiastique du genre bénédictin, c'est-à-dire qui vit dans les livres et les vieux papiers.

Il a pénétré par tous les passages souterrains de l'histoire du Canada, et il sait en tirer des richesses de renseignements que sa plume éparpille dans la presse, avec une grâce de grand seigneur et d'érudit habitué à recueillir le bon grain des archives pour le semer dans le champ public.

Les belles manières, la cordialité, le mouvement de l'esprit tout en dehors, ont attiré autour de l'abbé Casgrain la jeunesse lettrée, où plutôt voulant devenir lettrée, celle qui depuis trente ans, a formé le groupe de nos écrivains actuels. J'ai souvenir d'avoir lu que le grand artiste, Michel Ange, marchait dans les rues entourés de peintres et de sculpteurs qui recherchaient sa compagnie. C'est le cas de M. Casgrain.

De ses voyages nombreux il a rapporté parmi nous des documents inconnus dont il enrichit chaque jour ses productions littéraires. Il imprime en ce moment plusieurs lettres du général Montcalm, écrites de Québec et de Montréal, durant la dernière année de la défense du Canada. Ce sont des flambeaux qui éclairent la sombre mise en scène de cette douloureuse épopée. Il y a trois ou quatre ans, ses trouvailles nous révélaient une partie de l'histoire des malheureux Acadiens. Tous les jours il travaille dans le nouveau et débrouille la trame des événements à moitié oubliés ou mal compris. D'un style alerte il raconte et chacun veut le lire. L'Académie française lui a décerné un beau prix, l'un de ceux que l'on doit le plus ambitionner. La Société Royale du Canada vient de l'élire son président général. S'il était possible

à un Canadien de monter plus haut, il y monterait. Pour le moment, il est parmi nous, sur la tour d'Eiffel de la renommée.

Né en 1831, il avait déjà, en 1860, deux ou trois œuvres devant le public. *La Jongleuse* (qu'un journal anglais appelle *La Jouglousse*) restera, comme ouvrage cher à la jeunesse. Les hommes sérieux jugent son *Pèlerinage au pays d'Évangéline* bien supérieur à tout ce qu'il a écrit. S'il ne reste de lui que ces deux livres, sa part sera encore l'une des plus belles en ce pays.

La santé s'use vite aux rudes travaux de l'histoire. M. Casgrain souffre depuis longtemps des yeux ; il lui faut dicter presque tout ce qu'il publie. Souhaitons à ce vaillant Canadien un retour de ses jeunes années, ce qui serait parfaitement d'accord avec la bonne humeur inaltérable dont la Providence l'a doué.

CHARLES AMEAU.

L'HON. JUGE SIMÉON PAGNUELO

Le nouveau titulaire de la Cour Supérieure du district de Montréal l'honorable juge Siméon Pagnuelo, naquit le 5 janvier 1840, à Laprairie.

Il est d'origine espagnole par son père, Joseph Pagnuelo, de Séville, Espagne, qui s'établit au Canada en 1812.

Il fit ses études au collège de Montréal, dirigé par les Sulpiciens.

Après sa cléricature chez MM. R. et G. Laflamme, le jeune étudiant, qui avait à peine atteint l'âge de majorité, fut admis au barreau de la province de Québec, en octobre 1861.

Ses progrès dans la profession ont été très rapides. Après quatre années de pratique à Napierville, il se fixa définitivement à Montréal, en 1866.

Dès 1869, il entra dans le conseil du barreau, où il apporta comme examinateur les meilleures ré-

formes, travaillant à l'amélioration de la procédure judiciaire et à l'élévation du niveau des études classiques et légales.

Légitime distingué, il fit paraître, en 1872, un volume qui eut du retentissement : *Études historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada*.

C'était au sujet de la division de la paroisse de Montréal, affaire bruyante, où feu Mgr Bourget avait retenu les services professionnels de M. Pagnuelo.

En 1880, il publia un autre livre de 238 pages, in-8°, sur l'organisation des Cours de Justice au pays, comme en Europe, et les moyens d'améliorer nos institutions judiciaires. Cet ouvrage est intitulé : *Lettres sur la réforme judiciaire*.

M. S. Pagnuelo a été nommé Conseil de la Reine en 1880.

En 1882, il accepta, et il occupait encore lors de sa nomination comme juge, la charge de secrétaire-trésorier du Conseil Général du Barreau de la province de Québec.

Il a été élu vice-président de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal en 1884, lors de la grande célébration de la fête nationale à Québec.

Comme avocat et juriconsulte, c'est l'un des plus éminents de la province de Québec. Il plaida devant tous les tribunaux ; très souvent à la Cour Suprême du Canada et au Conseil Privé en Angleterre.

Durant ces dernières années, il a plaidé plusieurs causes de contestation d'élections.

Le bureau qu'il fonda et à la tête duquel il se mit, en 1882, avec l'honorable M. Taillon et M. Bonin, a toujours joui d'une clientèle considérable.

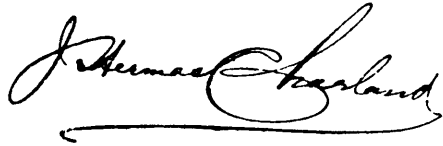
Poursuivant sans cesse sa carrière et les réformes inaugurées en faveur du barreau, on vit récemment M. Pagnuelo soutenir, depuis deux à trois ans, une discussion très savante, tant dans la presse française qu'anglaise, sur la question des

degrés et des Cours-Universitaires, en relation avec les professions libérales.

Au nombre de ses titres honorifiques, l'un de ceux qu'il porte avec distinction est celui d'avocat de Saint-Pierre, dont il a été décoré en 1888.

L'honorable juge épousa, en février 1862, Mlle Azilda Gauthier, fille de feu A. Gauthier, écrivain, N. P.

Maintenant âgé de quarante-neuf ans, l'honorable juge Pagnuelo porte encore avec vigueur le poids de cet âge comparativement jeune. Sa taille est de moyenne grandeur et la physionomie accuse une grande franchise et une profonde perspicacité.



Promenade à travers l'Exposition Universelle

Le Champ-de-Mars ! Le Champ-de-Mars ! Le voilà donc enfin devant nous, avec ses splendides constructions et les merveilles qu'elles renferment sous leurs dômes étincelants ! Quelle animation ! Toutes les nationalités s'y coudoient, toutes les langues s'y font entendre, tous les costumes y contrastent ; ici, c'est l'Arabe se promenant gravement avec son manteau blanc, insensible aux regards dirigés sur lui de toutes parts ; c'est l'Espagnol avec sa coiffure de dentelles ; ce sont des Anglais, des Russes, des Italiens, etc., etc.

Mille bruits, mille incidents viennent sans cesse jeter la vie et la diversion dans cette foule si bigarrée ; tantôt c'est un carillon qui envoie au ciel ses notes joyeuses, tantôt c'est le *gong*, ou tambour chinois, dont on entend le grondement sauvage ; d'autrefois, une voiture légère à vapeur transportant les visiteurs, comme une véritable calèche, fait le tour des jardins, annonçant sa venue par le sifflement aigu de sa machine. Puis, tout à coup, au détour d'une allée bordée de grands arbres, on rencontre des Arabes qui passent triomphalement sur leurs chameaux. Il est curieux de les voir paresseusement assis, les jambes croisées sur le cou de l'animal qui, tour à tour, se met à genoux pour laisser descendre son maître, ou part rapide comme l'éclair à son premier commandement !

Voici maintenant les Egyptiens, aux costumes bizarres et bariolés, qui, sortant de la rue du Caire, conduisent cent petits ânes blancs, venus d'Egypte et sur lesquels, moyennant une légère rétribution, on peut faire, commodément assis, le tour des jardins. Cette rue du Caire, dont LE MONDE ILLUSTRÉ a donné une vue dans son avant dernier numéro, a été transportée toute entière, pièce par pièce, à Paris. C'est un chef-d'œuvre de restauration. Quelle singulière chose que de se promener à Paris dans une rue d'Egypte !

Il y a quelques jours, je voyais une gravure représentant le Champ-de-Mars pendant la guerre de 1870. Quel spectacle ! et quel contraste avec nos jours !

Au loin, on voyait cette plaine immense couverte de tentes où campaient des milliers de soldats qui, le lendemain, allaient se faire égorger ou en égorger des milliers d'autres. Le front soucieux, l'air découragé de ces malheureux, leurs accoutrements en désordre, souillés de boue et de sang et tout déchirés, faisaient peine à voir. On se demandait, en regardant ces visages pâles, amaigris et désolés, si c'était bien là ce que la France comptait parmi ses plus vigoureux jeunes gens !

Partout des canons aux gueules béantes, prêtes à vomir la mort, avaient défoncé le terrain de leurs roues dévastatrices. Les chevaux de bataille enfonçaient jusqu'aux genoux dans ce terrain témoin pourtant de si glorieux événements ! Et partout la population était en deuil, par ce qu'on se disait tout bas que la Patrie était mourante !

Oui, elle était mourante, et même ses fiers ennemis la croyaient bien morte pour toujours, écrasée sous le talon de leurs bottes de combat, cette France dont Bismarck avait osé rêver le démembrement ! Pressurons-là ! avait-il dit, ruinons-là pour jamais ! demandons-lui hardiment la bourse

ou la vie ! Et les cinq milliards étaient partis ! Et l'odieux chancelier, en s'en retournant dans son pays, disait tout bas en souriant à l'oreille de son maître que la France était bien morte !

Et pourtant, aujourd'hui, la voilà qui se relève plus forte, plus riche et plus belle que jamais, conviant tous les peuples, même ceux qui furent ses ennemis, à mettre leur main dans la sienne ! Paris a repris sa couronne de gloire et l'Exposition Universelle attire à elle les peuples du monde entier.

Voilà pourquoi le Champ-de-Mars est devenu si magnifique ; ou plutôt, comme le disait un homme distingué, le Champ-de-Mars n'est plus qu'un nom et un souvenir ! Ce qui était un désert est devenu le lieu le plus fréquenté du monde ! L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, avec leurs types humains, leurs animaux, leurs plantes, leurs minéraux, leurs produits naturels, leur industrie, leur science, leur beaux-arts tiennent dans ce vaste terrain. Un nombre prodigieux d'édifices de toutes formes, de tous les styles, de tous les temps ont surgi au milieu des arbres et des charmilles.

Des dômes, des clochers, des cheminées d'usine, des tours, des phares, des coupes, des minarets, se détachant sur le ciel bleu. De grandes masses de feuillage verdoyant que couronnent les resplendissantes verrières des jardins d'hiver, au centre de cette confusion, une tour gigantesque, voilà ce qui de loin apparaît à l'œil émerveillé à l'endroit qui fut le Champ-de-Mars ! C'est l'Exposition Universelle, le but du grand pèlerinage de tous les peuples de la terre !

Pour rendre agréable ce séjour merveilleux, vraie miniature de l'univers, il fallait de l'air et de l'eau. Des travaux devant lesquels eussent reculé les Romains eux-mêmes, ont sillonné tout le sol s'étendant à travers le pont d'Iéna et le Trocadéro pour assurer le fonctionnement et la vie à ces jardins délicieux. L'air, pompé à l'extérieur par de puissantes machines, est amené à travers une multitude de galeries souterraines, de plusieurs milles de longueur sous les planchers des palais, d'où, par des bouches innombrables, il se répand dans toutes les parties des édifices et y entretient une ventilation douce et fraîche.

Il fallait de l'eau pour les machines, pour les bassins, pour les fontaines, pour les jardins, les fleurs, les cascades, l'arrosage, etc., etc. Des pompes vigoureuses puisent le liquide dans la Seine et le refoulent en partie dans des lacs artificiels, en partie dans de vastes réservoirs dissimulés sous des formes artistiques, tels qu'une tour en ruine, etc.

Voilà, en quelques coups de crayon rapides, l'organisation du Champ-de-Mars, et encore je n'ai point parlé de l'électricité, du gaz, du personnel, de l'administration. Que sais-je ! mais il faut terminer et convier mes lecteurs à de nouvelles merveilles.



"THE ROMANCE OF DOLLARD"

Je viens de lire avec intérêt une charmante *nouvelle*, dont madame Mary Hartwell Catherwood, des Etats-Unis, est l'auteur ; cet écrit a paru dans le *Century Illustrated Monthly Magazine*. (*)

Madame Catherwood a été particulièrement heureuse dans le choix du sujet de son œuvre ; elle a traité, sous la forme de roman historique, l'événement le plus mémorable de nos annales militaires : celui de Dollard se dévouant, en 1660, avec seize compagnons, pour sauver la colonie menacée d'une destruction complète. Ce sujet était bien propre à l'inspirer. Moi-même, si j'avais eu des loisirs, et, surtout — ce qui me manque le plus — le talent nécessaire, c'est l'époque que j'aurais de préférence aimé mettre en scène. A mon sens, ce fait d'armes est le plus héroïque qui se soit accompli durant cette période tourmentée de l'histoire de la colonie. Je ne puis le relire sans me sentir pénétré d'ad-

miration et d'enthousiasme ; et c'est avec raison qu'un de nos historiens dit que le spectacle donné par ces hommes, sur le théâtre obscur qu'ils avaient choisi pour combattre et mourir, peut être comparé avec ce que l'histoire offre de plus noble.

La mémoire de cette héroïque poignée de braves, commandés par Dollard, doit nous être aussi chère que le fut aux Grecs celle des trois cents Spartiates de Léonidas. Le héros canadien eût été digne de servir de lieutenant au chef spartiate.

La bataille du Long-Sault représente à notre esprit l'image la plus saisissante de celle des Thermopyles. Relisez ces deux faits et comparez les circonstances qui les ont précédés et accompagnés : la ressemblance est si frappante qu'on les confond dans une pensée commune.

Xerxès, avec sa formidable armée, a envahi le sol de la Grèce, semant partout la destruction et la mort. Un joug honteux semblait être réservé au peuple libre de ce beau pays. Les Thermopyles formaient la principale entrée de la Thessalie ; pour pénétrer en Boétie, il fallait passer par ce défilé. Le salut de la Grèce dépendait de la garde de ce défilé. Léonidas et ses trois cents compagnons, se sacrifiant à la patrie, osent disputer aux Perses ce passage. Ils mourront, il est vrai ; ils s'y attendent, car ils ont juré de s'ensevelir sous les ruines de la patrie en la sauvant.

De même, à une autre époque que sépare un intervalle de tant de siècles, et dans une autre partie du monde, un petit peuple est menacé non seulement dans sa liberté, mais dans son existence même. L'approche de nombreuses hordes barbares jette partout l'épouvante. Le salut ne dépend que d'un brillant acte d'héroïsme. Le Long-Sault est le lieu que la nature désigne pour disputer le passage aux Iroquois et les empêcher de pénétrer dans le cœur de la colonie : Dollard et ses seize compagnons se dévouent pour sauver la patrie. Comme Léonidas et ses Spartiates, ils jurent de ne jamais demander quartier et de mourir plutôt que de se rendre. Les trois cents Spartiates, sa hant que la mort les attendait, prennent ensemble un dernier repas et célèbrent, selon les rites du temps, des jeux funèbres où assistent leurs parents. Les dix-sept braves de Montréal se préparent aussi à la mort ; ils dictent leurs dernières volontés, reçoivent ensemble le viatique et disent un suprême adieu à leurs parents.

L'action décisive est à la veille de se livrer. Léonidas invite ses amis à souper le même soir chez Pluton ; Dollard donne rendez-vous à ses braves au paradis du Dieu des chrétiens.

Il n'entre pas dans l'esprit de Xerxès que trois cents Spartiates osent songer à s'opposer au passage de son armée ; aussi, après quelques jours d'attente, écrit-il à Léonidas ces simples mots : "Rends les armes" ; on lui rapporte sa lettre avec ces mots écrits au bas : "Viens les prendre." Les canots des Iroquois couvrent toute la surface de la rivière ; une poignée de Français, au milieu d'un fort abandonné, formé de pieux à demi pourris, va s'opposer à leur passage ; c'est inouï. Les Iroquois aussi parlementent, mais en vain.

L'heure fatale est arrivée ; le terrible combat s'engage. Les Spartiates, au milieu des ténèbres, se précipitent dans le camp des Perses, saisis d'épouvante ; des monceaux de cadavres jonchent le sol : Xerxès n'échappe au trépas que par la fuite ; Léonidas tombe percé de mille traits meurtriers, et les corps de ces héros forment un glorieux trophée autour de celui de leur général.

Les Français ont fait mordre la poussière à un grand nombre d'Iroquois ; leurs cadavres s'amoncellent en rangs épais autour des faibles palissades, où git plus d'un chef renommé. La forêt retentit des cris de rage et de honte de nouveaux arrivants ; pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, le combat se continue au milieu des privations et des souffrances les plus atroces, et ces nouveaux Spartiates succombent enfin sous une grêle de traits. Et si les héros des Thermopyles conservèrent aux Grecs leur liberté, les habitants de la colonie, grâce aux martyrs du Long-Sault, se sentirent sauvés et délivrés de leurs craintes mortelles.

N'est-ce pas que j'avais raison de dire que le drame du Long-Sault ressemble à celui des Ther-

(*) Nos de novembre et décembre 1888, et de janvier 1889.

mopyles ? Aussi, comme paraphrase des paroles qu'Anacharsis adressait aux Spartiates, pouvons-nous répéter à l'adresse des nôtres : "Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus longtemps que le souvenir des orgueilleuses peuplades des cinq Cantons auxquelles vous avez résisté, et votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration."

Oh ! comme la journée de Châteauguay, que l'adulation essaie quelquefois de comparer à la journée antique, est pâle et sans intérêt en face de celle des Thermopyles ou du Long-Sault. Ce qui la met surtout hors de parallèle, c'est qu'à Châteauguay nous ne combattions pas précisément pour notre propre compte, si je puis parler ainsi, mais plutôt dans les intérêts de l'Angleterre, à qui il n'a probablement manqué que les circonstances pour faire du Canada une nouvelle Irlande ; tandis qu'à l'époque où se faisaient les événements du Long-Sault, c'était différent ; nous n'étions pas alors soumis à une puissance étrangère le Canada, alors soumis à la France ; le sol que nous foulions était bien à nous, il nous appartenait en propre et il y avait véritablement de la gloire à verser son sang pour le défendre.

Madame Catherwood elle-même ne peut s'empêcher de remarquer ce rapprochement qui existe entre l'affaire des Thermopyles et le Long-Sault. Elle dit : *While the story of Thermopylae continues to be loved by men, the story of Dollard cannot die*, c'est-à-dire : "Aussi longtemps que les hommes aimeront à entendre l'histoire des Thermopyles, le souvenir de Dollard ne pourra se perdre."

On devine que c'est une plume protestante qui a écrit *The Romance of Dollard*, mais il nous fait plaisir de constater que l'œuvre a été conçue et faite et écrite dans un bon esprit.

Sans doute que, pour le succès de l'intrigue, l'on y fait agir et parler les personnages mis en scène un peu plus que le comporte l'histoire véritable, mais de telles licences sont permises et entrent nécessairement dans le cadre de ce genre de composition.

* *

Madame Catherwood mentionne aussi le fait qu'en certains endroits du pays nous paraissions être en retard d'un siècle sur le progrès moderne ; j'ai déjà entendu d'autres Américains faire la même remarque. Je dois avouer qu'il y a du vrai dans cette manière de parler. Cependant, si les Américains prétendent trouver chez nous des villes et des villages à l'image exacte de ceux qu'élèvent chez eux les populations cosmopolites qui s'y établissent, ils se méprennent. La plus grande partie de la province de Québec est habitée par une population homogène, et nous entendons garder notre cachet distinctif, celui de Français, conserver sur le sol qui nous a vu naître le caractère et les aspirations de la race française ; et, autant celle-ci diffère du caractère de la race anglo-saxonne ou anglo-américaine, autant cette différence sera sensible dans la manière de nous loger et dans nos habitudes journalières, sans que nos voisins puissent en conclure que nous sommes indifférents au progrès, parce qu'ils ne trouvent pas chez nous leurs mœurs, leur tempérament et leurs usages.

Il y a aussi ce fait qu'il ne faut pas oublier : c'est qu'au moment de la cession du Canada à l'Angleterre, il n'est resté dans le pays qu'une population faible et ruinée ; et ce n'est pas dans l'espace d'un siècle qu'on peut réparer les désastres accumulés, surtout quand cette population, en butte au mauvais vouloir de la race envahissante et ne recevant, au contraire des États-Unis, aucun secours étranger, ne doit compter que sur elle-même pour se faire une place parmi les nations modernes. Ajoutons aussi que nous avons à lutter contre un climat qui nuit à nos efforts dans la voie du progrès et du bien-être matériel.

Si je donne cette explication à ces remarques que nous entendons faire quelquefois sur notre compte, ce n'est pas dans l'intention de faire un reproche à madame Catherwood. Non ; elle est de si bonne foi et son récit est si bien inspiré, qu'elle ne mérite que des éloges. Lorsque nous avons lu *The Romance of Dollard*, nous nous prenons à songer avec attendrissement à la grandeur et au dévouement de ces héros, mille souvenirs des

temps glorieux de la colonie se présentent à l'esprit, le cœur éprouve ces sentiments d'admiration qui éveillent les actes de courage, l'exemple de la vertu et l'amour de la patrie, et ce sont là autant de signes qui nous indiquent qu'un livre est bon.

rep. Louis Gagnon

EN FUMANT

En ma qualité de jeune chroniqueur ou plutôt de chroniqueur en herbe,—herbe destinée à rester naine,—je fais bois de tout ce qui peut m'aider à remplir l'espace qui m'est alloué dans LE MONDE ILLUSTRÉ. Souventes fois il me faut étirer mes *En Fumant* pour qu'ils couvrent une superficie présentable dans le journal, et aussi je me vois obligé de piger des extraits ici et là pour réussir à faire des paragraphes.

Aujourd'hui, c'est le *Voyage de Kalm en Amérique* qui vient à mon secours — demain ce sera celui de *Japhet*.

* *

Je viens de relire la traduction et l'analyse qu'en a faite M. L.-W. Marchand, dans les *Mémoires de la Société Historique de Montréal*.

Il paraît, s'il faut en croire Kalm, qu'il n'était pas facile aux pauvres gueux de se marier dans le Maryland. Jugez-en plutôt :

Dans le Maryland, (vers 1748), quand un ministre mariait un couple qui lui paraissait peu doué des dons de la fortune, il s'arrêtait au beau milieu de la cérémonie pour demander ses honoraires, et si l'époux ne s'exécutait pas de bonne grâce ou demandait du délai, le pasteur refusait de prononcer le conjugo.

N'est-ce pas que c'est embêtant pour un garçon et une fille qui ont envie de se marier et qui n'ont pas le sou. Heureusement que ça n'existe plus de nos jours, car votre humble serviteur, un des premiers, protesterait énergiquement et de toute la force de ses poumons... contre la cupidité révoltante des ministres en question.

Des jeunes gens veulent suivre le précepte de l'Évangile : *Ite et multiplicamini* et le ministre ne veut pas les unir, conjugalement parlant, parce qu'ils n'ont pas un sou vaillant, parce que le Pactole ne méandre pas devant leur porte.

C'est à faire tourner le sang des veines des intéressés du rouge au plus beau jaune. Je fais de la bile rien qu'à y penser.

* *

Puisque nous en sommes à parler des us et coutumes maritales du Maryland au temps où Kalm y est passé, continuons notre thèse. On a toujours pour fiche de consolation le plaisir de faire du conjugo en théorie, lorsqu'il ne nous est pas donné pour plusieurs raisons de le pratiquer.

Or, je continue à vous signaler les coutumes cocasses en usage de ce temps-là.

Une veuve trop pauvre pour payer les dettes laissées par son mari à son décès trouvait-elle à se remarier, malgré son dénûment, elle était libre de convoler, mais à la condition de ne porter pour robe de noce que sa chemise.

Authentique. Cependant, celles qui tombaient sous le coup de cette loi ne devaient certainement pas se marier en hiver.

Voyez-vous le côté comique d'un tel mariage où le oui fatal est prononcé par l'épouseuse en grande tenue ? C'est encore pis que les promenades en *jaquettes* du journaliste parisien.

Je donnerais volontiers dix centimes pour assister à un mariage de ce genre.

* *

Je termine par un anecdote.

C'était le jour de la distribution des prix au collège B. . . .

Armand avait appris, par une indiscretion très permise, qu'on lui décernait un prix pour la musique, et il ne pouvait s'expliquer comment on lui donnait une récompense pour une matière qu'il ne connaissait aucunement.

—Ah ! s'écria-t-il, perçant tout-à-coup ce mystère. C'est un *prix d'encouragement* !

Il avait fait la paresse toute l'année et ne s'était étudié qu'à fronder des projectiles et à faire endiabler ses maîtres. Cependant, on ne voulait pas le laisser partir les mains vides, car on craignait de blesser la susceptibilité des parents. On l'avait donc mis sur la liste avec un prix pour la musique vocale.

Armand était intelligent, et cette récompense qu'on lui décernait et qu'il ne méritait pas, était de nature à faire mousser son amour-propre. Il résolut de s'en venger.

Or donc, il prépara tout un petit boniment, et lorsqu'il reçut son *prix d'encouragement*, il le débita comme suit :

Mesdames et Messieurs,

Je ne quitterai pas cette salle sans remercier chaleureusement mes professeurs pour le magnifique encouragement qu'ils me donnent pour l'année prochaine en me mettant sur la liste avec une récompense comme chanteur à vocalise.

Cependant, je vous affirme en toute sincérité que je ne me vois aucun talent comme chanteur, si ce n'est les solis de contre-basse qu'il m'arrivait quelque fois de faire au dortoir.

Il ne put continuer son petit discours, car toute l'audience partit d'un unanime éclat de rire.

Sur ce, je vous laisse.

Raoul Renauld

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Salade à la créole.—Prenez des oranges et des bananes que vous coupez par tranches, après en avoir ôté la peau. Vous saupoudrez de sucre les tranches déposées dans un compotier et vous arrosez le tout d'une ou deux cuillerées de rhum.

Pain de cervelle.—Otez la peau d'une cervelle de veau, faites-la blanchir avec les assaisonnements ordinaires ; pilez cette cervelle de façon à former une crème. Ajoutez cinq cuillerées de crème et quatre œufs dont les blancs ont été battus en neige, poivre et sel. Délayez le tout et versez dans un moule beurré. Faites cuire une heure au bain-marie. Au moment de servir, démoulez et versez dessus une sauce piquante, avec des cornichons hachés.

Soufflé aux fruits.—Entremets très délicat et peu coûteux qu'on fait avec les blancs d'œufs généralement perdus à la cuisine.

Les fouetter en neige bien ferme et y incorporer une cuillerée à bouche d'une confiture quelconque. Cuire dans une terrine au four, à chaleur modérée pendant un quart d'heure à vingt minutes.

On peut aussi faire ce beau soufflé additionné de marmelade de pomme, — façon pomme meringue, — mais il faut alors que celle-ci soit très sucrée.

UNE EXCURSION DE JOUR À QUÉBEC

A l'occasion de la grande célébration de la St-Jean-Baptiste à Québec et de l'inauguration du monument de Cartier Breuef, il y aura une excursion de jour par le vapeur *Canada*.

Le départ se fera dimanche, le 23, à huit heures a. m. précises, donnant aux excursionnistes le loisir d'admirer les beaux paysages des deux côtés du fleuve Saint-Laurent.

Une excursion de jour à Québec est une chose très rare. Pour le retour, le *Canada* partira de Québec le 24, à 5.30 hrs. p. m. arrivant à Montréal le mardi à bonne heure.

Les personnes qui n'ont jamais eu le plaisir de visiter Québec, auront plus de temps pour admirer la vieille cité de Champlain et ses charmants environs, tels que la chute Montmorency, Lorette, Sainte-Foye, Charlesbourg, le lac Beauport, etc.

Des mesures énergiques seront prises par l'organisation afin d'assurer un confort irréprochable aux excursionnistes. Un magnifique souvenir sera donné à toutes les personnes présentes.

Le prix de passage n'est que de \$2, aller et retour, mais à tous ceux qui achèteront leurs billets le ou avant le 15 juin, il sera fait une remise de 50c.

Il n'y a aucun doute aussi qu'un grand nombre de Montréalais profiteront de cette occasion pour aller visiter les ruines du dernier grand incendie à Saint-Sauveur.

VARIETES

Exclamation d'un futur époux en apercevant son mariage affiché à la mairie de sa ville natale sous le treillage traditionnel :
—Pas encore marié et déjà en cage !

A l'école :
Le maître.— Supposez, mes enfants, que j'invite à dîner toutes les lettres de l'alphabet : combien en viendrait-il ?
Un élève malin.—Vingt, monsieur.
Le maître.—Comment cela ?
L'élève.—Parce que les autres viendraient après le T.

Dans les rues d'Omaha :
La femme.— Je déteste cette poussière que le vent soulève ; cela m'oblige à tenir la bouche fermée.
Le mari, timidement.— Ne pourriez-vous pas emporter un peu de cette poussière à la maison ?

Le maire de X... , après avoir célébré un mariage, haranguait les nouveaux époux :
—Le mariage, disait-il donne des espérances dans l'avenir.
Alors, un des invités de chuchoter :
—Et des regrets tout de suite.

On disait d'une femme, très malheureuse en ménage, que le mariage est un duel de tous les instants.
—Oui, dit-elle, et un duel où la femme n'a que le choix des larmes.

On entend dire à chaque instant que la tour Eiffel est unique au monde.
C'est une erreur puisqu'elle "ascenseur" (100 sœurs).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 507.—ENIGME
(Sonnet)

De ne rien dire et tout entendre
J'ai la prudente qualité
A laquelle on l'humanité
Bien peu, certes, peuvent prétendre.

Un amoureux qui fait entendre
L'objet de sa félicité
Grâce à moi, dans l'obscurité
Perçoit venir sa chère et tendre,

Parfois, je comprends de travers
Qui ne se trompe ? en l'univers
En est-il un ? en est-il une

J'ai, bien jeune un cruel revers,
On me meurtrit, triste infortune
Pour exposer joyaux divers

No 508.—PASSE-TEMPS.

Transformer en deux mots chacun des deux mots ci-dessous afin d'en composer une phrase de quatre mots

JAUNIE, CAFETIERE

SOLUTIONS

No 505.—Le mot est : Dé-coudre.
No 506.—Le mot est : Plume d'oie.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

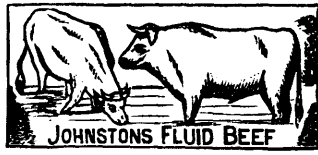
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
1724, NOTRE - DAME, MONTREAL
AGENTS POUR LA VILLE :
ELZEAR LAMONTAGNE. JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

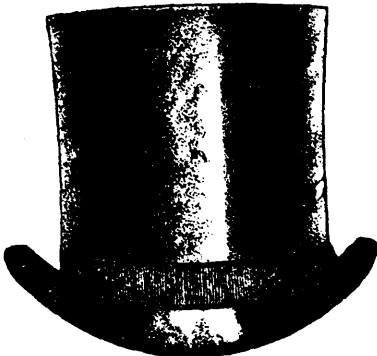
Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs ; Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

17561

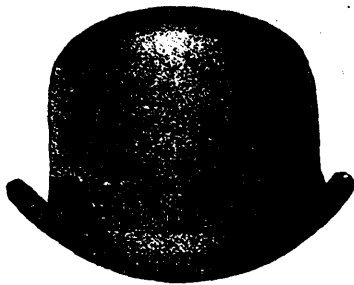


ETABLIS EN 1852



(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET MANCHONNIERS



21, rue Saint - Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

LE
GRAND FORTIFIANT

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

BANQUE JACQUES - CARTIER

L'Assemblée Générale Annuelle des Actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le DIX-NEUVIEME jour de Juin, prochain, à UNE heure p.m.
Par ordre du Bureau,
(Signé) A. DE MARTIGNY,
Dir.-Gérant.

Banque Ville - Marie

L'Assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, MERCREDI, le 19 JUIN prochain.
La séance sera ouverte à midi.
Par ordre du bureau.

U. GARAND,
Caissier.

ATTENTION !

Nous nous chargeons d'améliorer les TORDEURS de n'importe quelle patente, c'est à dire de les mettre sur deux bancs, comme les nouveaux le sont aujourd'hui, pour la modique somme de \$3.50. S'adresser au No 158, rue Amherst, où vous pourrez en voir un amélioré.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser comme suit : Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).



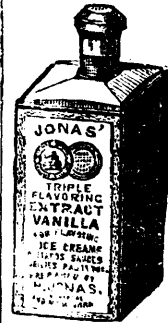
Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pinces et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Et. Halo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SIROP

ANTI - BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage l'infirmité et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for in NEW YORK

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

(Suite)

Sa forte constitution la sauva.

Quand la convalescence arriva, novembre était venu.

Par un phénomène bizarre, dans les pays du Nord, et surtout aux bords de la Manche où l'humidité est habituelle, les pluies de septembre et d'octobre avaient cessé pour faire place au plus bel été de la Saint-Martin que l'on puisse rêver.

Un soleil presque chaud, rendait un semblant de vie au parc, que les pins et les cèdres à la verdure éternelle égayaient encore.

Dès que Clotilde put marcher, elle se dirigea vers le petit cimetière situé derrière les charmilles et où, sous un terre un peu plus élevé que les autres, puisqu'il était plus nouveau, dormait Mlle de Boves.

L'été, de grandes touffes de rosiers, les arbustes des massifs voisins sur lesquels les rossignols venaient chanter, et par-dessus tout, le calme inaltérable de ce coin de parc donnaient une certaine apparence heureuse au petit cimetière.

L'hiver, le hossellement des tombes, que le gaz, on ne dissimulait plus, les croix de bois, sur la peinture noire desquelles les noms étaient tous uniformément écrits en lettres blanches ; la solitude, le froid, tout cela était d'une tristesse navrante et serrait le cœur.

Cette vue représentait tout ce qui pouvait exister de plus cruel et de plus dangereux pour l'enfant aimante et exaltée qui relevait à peine d'une si grave maladie.

Peu à peu, elle tomba dans une mélancolie noire, presque farouche ; elle ne parlait plus, elle ne mangeait pas ; ses yeux s'assombrissaient ; un pli douloureux se creusait au coin de sa petite bouche, jadis si rose ; la nuit, la sœur de garde qui faisait le tour des dortoirs la trouvait immobile, redressée sur ses oreillers, les paupières ouvertes.

—L'état est grave, déclara le médecin consulté. Il faudrait à tout prix lui faire changer d'air, surtout lui faire fuir cette maison-ci.

Mme Saint-Raphaël, déjà très affectée de la mort de Mlle de Boves, s'alarma tout à fait et parla de Clotilde à la supérieure.

Dans le monastère, on aimait la petite pour sa douceur, son obéissance à la règle, sa nature délicate et extraordinairement nerveuse, ses façons affectueuses et polies.

On connaissait son amour filial pour sœur Madeleine des Anges, et cela aidant, on caressait la pensée de la garder dans le couvent, de lui voir prononcer ses vœux, d'en faire une religieuse intelligente et dévouée à la maison.

Aux paroles d'alarmes de la mère Saint-Ra-

phaël, la supérieure répondit : Avant de la placer au dehors et de renoncer par conséquent à sa vocation religieuse, il faut voir, attendre... patienter...

Le temps est un grand maître. Cette douleur s'atténuera comme toutes choses. Distraitez-la.

Mais Clotilde ne voulait pas être distraite. En vain, la nomma-t-on présidente des Enfants de Marie, en vain essayait-on d'en faire une comtesse, et de lui donner des petites à diriger.

Ce projet qui lui souriait tant lorsque son amie vivait, lui était devenu insupportable et douloureux. —Je veux m'en aller ! dit-elle un jour à la mère Saint-Raphaël.

La vieille religieuse tressaillit.

—T'en aller ? répéta-t-elle. Et où ? Et pour quoi ?

—Où ? Ça m'est égal. Dans la première maison où je trouverais ma vie à gagner honorablement. Pourquoi ? Parce que je ne puis pas rester ici sans elle.

La jeune fille dit ce mot avec une telle intensité

de sa physionomie, où se reflétaient toutes ses impressions, avait d'irrésistibles séductions.

Ses grands yeux bleus, surtout, des yeux largement ouverts au droit regard avaient, dans leur pureté profonde et un peu naïve, un charme souverain. Ces yeux parlaient et disaient tout ce que voulait, pensait ou croyait la fillette, sans que sa bouche ait jamais besoin de s'ouvrir.

La courbure ferme du nez, l'ovale un peu long du visage, les méplats intelligents du front ajoutaient à cette impression heureuse et annonçaient une énergie et une fierté peu communes.

Quant à ses cheveux, c'était tout ce que l'on peut rêver de plus blond, de plus lumineux, de plus admirable. On les eût dit poudrés d'une poussière d'or. Quand elle les déroulait, ils l'enveloppaient tout entière, et, certainement jamais reine n'eut un si superbe manteau royal.

Ils avaient été la grande coquetterie de Mlle de Boves qui ne manquait jamais, dans les processions que font les religieuses pour la Fête-Dieu, d'habiller sa petite protégée en Madeleine, mais une Madeleine mondaine dont les ondes d'or emmelées de fleurs couvraient toute la petite personne alors chétive et mutine, adorablement jolie sous sa toison parfumée.

—Cherchez-moi une place où il y ait beaucoup de travail, demanda-t-elle à la vieille religieuse. J'ai besoin de me fatiguer à mort.

Une blanchisseuse du pays, la mère Madoine, depuis longtemps demandait une apprentie, la directrice lui donna Clotilde.

Pendant quelque temps, tout alla à merveille ; mais l'hiver fut particulièrement rude et mauvais.

Beaucoup de vieilles religieuses moururent au couvent, entre autres la mère Saint-Raphaël et la supérieure.

Le monastère fut à l'envers. Une étrangère vint d'un couvent du même ordre, mais situé dans le Midi, remplacer la morte. Elle amena avec elle une directrice d'orphelinat. Les deux nouvelles eurent assez de besogne pour se mettre au courant de leur affaire ; elles ne s'occupèrent plus des orphelines sorties de la maison et placées au dehors.

La blanchisseuse n'était point une méchante femme, mais elle était colère et violente au-delà de toute limite, surtout lorsqu'elle avait bu un peu plus que de coutume.

Sentant qu'on ne la surveillait guère, et que Clotilde ne voulant plus revenir au monastère où rien de ce qu'elle avait aimé n'existait ne porterait pas plainte, elle s'en

donna à cœur joie, et ne prit plus la peine de se contenir.

Pour un rien, elle criait, récriminait, faisait des scènes durant lesquelles elle ne savait plus ce qu'elle disait.

Alors les injures, les épithètes, les gros mots pleuvaient.

La première fois que cela eut lieu, Clotilde devint toute blanche. Mais elle eut la force de se taire, et quoique de grosses larmes tombassent de ses yeux, pas un mot ne sortit de ses lèvres.

Le lendemain, la blanchisseuse repentante et honteuse lui donna un jupon neuf et une paire de bas pour lui faire oublier son algarade de la veille.

Huit jours durant, elle la traita comme sa fille, ne voulant pas qu'elle portât des charges trop lourdes, ni qu'elle restât trop longtemps debout, ni qu'elle se levât de trop bonne heure le matin.



Clotilde se trouva en présence d'une femme âgée assise dans un fauteuil.—Page 62, col. 1.

de regret et de douleur, que sa vieille amie comprit que rien au monde ne la retiendrait.

—Si vous voulez me retenir, lui dit-elle, je passerai par-dessus les murs.

Il n'y avait pas à discuter. Du reste, la santé de l'enfant s'altérait visiblement, il fallut consentir à ce qu'elle demandait, et on la plaça au dehors.

VII.—LA CALOMNIE

Clotilde Gages venait d'avoir quatorze ans.

Mais si grande, si forte, si belle était la jeune fille, avec son teint éblouissant et sa taille déjà formée, qu'on lui en donnait aisément dix-sept ou dix-huit.

On ne pouvait la dire belle, elle ne l'était pas encore, en ce sens que la régularité absolue manquait à ses traits, mais la mobilité extraordinaire

Puis elle recommença et cria de plus belle. La fillette, seule le soir dans la misérable soupente qui lui servait de chambre, se trouva alors la plus malheureuse des créatures.

Et rien au monde pour la consoler, la soutenir, l'encourager.

Pas un être qui s'intéressât à elle, qui l'aimât un peu.

Un pauvre chien perdu, quoi !... sans une affection, sans un asile, sans un ami.

—O maman !... murmurait-elle, pauvre maman, où êtes-vous ?

Et son cœur gros de larmes se gonflait à l'étouffer.

Mais si la blanchisseuse était violente, elle avait bon cœur, et comme elle passait une semaine à faire oublier ses colères de la semaine précédente, Clotilde qui était généreuse pardonnait et se consolait.

Quelques mois passèrent ainsi.

Cependant un jour, où elle était allée plus loin que d'habitude, l'enfant très sérieuse lui dit :

—Prenez garde, c'est trop fréquent, vos scènes ! L'autre s'emporta en une rage folle.

—Oh ! voyez-vous la princesse, cria-t-elle après ses gros mots. Et si ça me plaît que ce soit tous les jours comme ça, qu'est-ce que tu feras, pimbêche ?

Clotilde la regarda de ses prunelles bleues, d'ordinaire si pures et si limpides, maintenant dilatées d'indignation et de douleur.

—Je ne vous aimerai plus, dit-elle simplement. Ce seul mot fit rentrer la blanchisseuse en elle-même.

—C'est vrai, fit-elle, tout de même, que je suis une fière gueuse d'insulter un ange du bon Dieu comme toi, pauvre petite.

Et elle la couvrit de caresses, lui jurant qu'elle ne recommencerait plus.

Avant la fin du mois, elle criait de nouveau comme une possédée.

A quelques semaines de là, elle leva les mains sur la fillette.

Mais à ce geste, la physionomie mobile de l'orpheline revêtit l'expression d'une fierté et d'un mépris au-dessus de tout.

Elle recula de deux pas :

—Oh ! cela, fit-elle, non, par exemple !...

Puis en fixant la malheureuse :

—Je vous ai tout pardonné, dit-elle ; mais si jamais vous me touchez, rien, entendez-vous, rien ne me fera rester auprès de vous, et dans les vingt-quatre heures je vous quitterai.

—Tu n'en as pas le droit.

—Je le prendrai.

—J'irai porter plainte au couvent !

—Personne ne m'aime au couvent et personne ne peut me diriger.

—On mettra les gendarmes à ta poursuite.

Clotilde eut un beau geste tranquille.

—Je n'en ai pas peur, dit-elle.

—Ils t'arrêteront comme vagabonde et te mettront en prison.

—Non, parce que je travaillerai, et que je ne ferai jamais rien de mal.

Cette logique tranquille et raisonnable exaspéra de nouveau la blanchisseuse. Les insultes recommencèrent.

Clotilde ne répondit pas et reprit son ouvrage.

—Tu as haussé les épaules, cria la Normande tout-à-coup.

—Non, répondit la jeune fille, avec son beau regard franc.

—Tu mens ! fit l'autre de plus en plus violente.

Et avant que l'orpheline ait eu le temps de répondre, levant la main :

—Voilà pour t'apprendre la politesse, dit-elle en la frappant. Maintenant, va-t-en si tu veux.

—C'est ce que je vais faire, répondit la fillette.

Elle posa son fer, et sans ajouter un mot de plus, elle monta dans sa chambrette.

Son pauvre petit paquet n'était pas gros, elle le plia dans un vieux jupon, le mit dans un panier et tranquillement s'en alla.

L'autre assise sur une chaise, bougonnante et furieuse, ne croyait point que la fillette eût assez d'audace et d'énergie pour aller loin.

—Elle va passer la nuit à la belle étoile, se dit-elle, et demain matin, elle reviendra.

Elle se trompait, l'enfant ne revint pas.

Il faisait la plus belle nuit d'été tranquille et lumineuse que l'on puisse rêver. Au-dessus des arbres, agités d'une vie mystérieuse, la lune coupait de son fin croissant le ciel tout brillant d'étoiles. A peine, une légère brise passait-elle dans les hautes frondaisons de la forêt dont on apercevait de loin les massifs plus noirs fermant l'horizon.

Clotilde marcha longtemps, vaillante, pleine de courage et d'énergie.

—Où allait-elle ?

Elle ne le savait point.

Elle cherchait à fuir une vie trop malheureuse, surtout les mauvais traitements que sa nature très fière ne voulait pas accepter, c'était tout.

—Puisque personne ne m'aime, se disait-elle, que je travaille à un endroit ou à un autre, qu'est-ce que ça fait ?

Elle était forte, son panier au bras elle fit du chemin.

Mais à quinze ans, le sommeil est impérieux.

Vers deux heures, rompue et surtout sentant ses yeux se fermer malgré elle, Clotilde s'assit au revers d'un fossé, appuya sa tête au talus, et bientôt dans la campagne déserte, sous le grand œil de Dieu qui veille sur les oisillons trop tôt tombés du nid, elle ne tarda pas à s'endormir du sommeil des anges.

Une longue voiture de légumes, pliant sous le faix des carottes, des salades, des navets, des choux et des poireaux arrivant au petit trot d'un grand diable de cheval blanc, ne l'éveilla même pas.

Il ne faisait point encore jour, et le père et la mère Laurain de braves maraîchers qui portaient trois fois par semaine à Caen le produit de leur jardin, sommeillaient doucement, sachant bien que leur cheval connaissait la route aussi bien qu'eux.

Tout à coup la bête, presque aussi endormie que ses maîtres, et qui trottait par simple sentiment du devoir, eut un brusque écart.

Le père Laurain éveillé en sursaut, émergea de ses carottes et regarda sur la route.

—Qu'est-ce que c'est, not'homme ? demanda la maraîchère qui avait ouvert l'œil la première.

Les dents de l'homme claquaient.

—Je ne sais pas ! fit-il à moitié mort de peur. C'est quelque chose de quasiment pas naturel, qu'est là en travers par terre ; c'est tout blanc. César veut pas avancer.

Une sorcière, peut-être.

—Frotte une allumette et vas-y voir.

Le maraîcher essaya d'obéir à sa femme, mais comme ses mains tremblaient aussi fort que ses dents s'entrochoquaient, il lui fut impossible de venir à bout de sa besogne.

—Est-y donc lâche pour un homme, ce grand s'rin-là ! s'écria la mère Laurain. Donne la boîte pour voir ! J'y vas moi-même.

Il la lui laissa prendre en répétant tandis qu'elle sautait par terre :

—Prends bien garde, femme ! Si c'est une sorcière, y va te jeter un sort, pour sûr !

La maraîchère se contenta de hausser les épaules et approcha l'allumette du paquet plus clair que la route, qui excitait si fort la terreur de Laurain.

Une jeune fille dormait profondément, la jupe de sa robe relevée sur sa tête.

La femme alluma la lanterne de la charrette puis revenant vers la fillette, délicatement elle écarta l'étoffe grossière.

Un adorable visage blond, blanc, rose, où la mousse d'or des cheveux retombait tout emmêlée, apparut aussitôt à la maraîchère.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme.

—Une p'tiote, jolie comme la Vierge.

—Que'que coureuse, p't'être.

—Bien sûr que non.

—Parles-y pour voir, un peu.

Clotilde au bruit des voix s'était éveillée.

Aussitôt, elle se releva, se secoua, et toute rougissante regarda ceux qui l'entouraient, fort étonnée de se voir ainsi seule sur une route.

Mais la mémoire lui revint vite.

Au loin l'aube blanchissait les confins de l'horizon, mettant une teinte plus claire dans les massifs de la forêt, sur le ruban blanc de la route, sur la couleur foncée des terres labourées, des prés et des herbages.

—Tiens, dit tout à coup la maraîchère, en v'là une surprise ! C'est la fille à la mère Madoine, la blanchisseuse ! Et qué que tu fais là ma p'tiote ?

—Je suis partie de chez elle, répondit simplement Clotilde.

—Pourquoi ?

—Je ne m'y convenais plus, fit discrètement l'enfant.

—Je gage qu'elle a encore bu, la rien du tout, et elle t'aura tapée.

La fillette se tut.

—Oh ! pour une ivrognesse, dit à son tour le maraîcher, c'est une ivrognesse. Tout le monde sait ça.

Clotilde ne parla pas davantage.

—Et méchante ! dit la mère Laurain, quand elle a bu c'est une gale.

—Non, dit la jeune fille, on se trompe. Elle est vive, mais elle a bon cœur au fond.

—Tiens ! veux-tu savoir : c'est toi qui l'as le cœur d'or, mon chérubin. Tu veux pas l'accuser c'te femme. C'est bien ça. Insiste pas, not'homme. C'te enfant a du sentiment. Pour lors, ouisque tu vas comme ça ?

—Droit devant moi, à Caen ou à Paris, chercher du travail.

—Quel travail ?

—Celui que je trouverai.

—Te placerais-tu servante ?

—Pourquoi pas, si les gens sont honorables ?

—Alors, monte dans la guimbarde, j'ai ton affaire. Je vas te l'expliquer en route. Le jour arrive, faut pas manquer la vente. T'es installée p'tiote, bien. Alors Laurain, tape César qu'y marche, le grand fainéant.

Laurain obéit, César plus difficilement ; mais la voiture tout de même avança.

Pendant que Clotilde était nichée au milieu des légumes et recouverte de la vieille limousine du père Laurain, afin de pas sentir le froid de l'aube, la maraîchère lui raconta qu'une vieille dame qu'elle connaissait demandait une petite bonne douce et honnête, qu'elle formerait s'il le fallait.

Elle lui recommanda de ne point dire qu'elle s'était enfuie pendant la nuit, ce qui ferait un mauvais effet, et elle lui assura que présentée par elle la fillette serait acceptée sur l'heure.

En effet, dans une petite maison retirée, un peu hors de la ville, la maraîchère conduisit Clotilde à une personne d'un certain âge, grande, rouge, haute en couleur, aux yeux clairs, petits et perçants.

Elle avait une grosse voix rude et parlait un jargon normand pas guère plus élégant que celui de la mère Laurain.

Mais tout cela n'eût rien été sans ses diables d'yeux trop clairs et qui ne paraissaient pas tendres, oh ! mais non !...

Malgré la mauvaise impression qu'ils produisirent à la fillette, celle-ci accepta tout de même d'entrer chez elle.

La place était de deux cents francs par an.

La famille se composait du mari, M. Lemandois, un cordonnier retiré des affaires, de la femme et d'un fils de vingt-trois ou quatre ans, l'idole de la maison, qui était à Londres, chez un commissionnaire en marchandises, où il apprenait à la fois la langue anglaise et le commerce.

La pauvre Clotilde s'aperçut bientôt qu'elle avait changé un cheval borgne pour un aveugle.

Si la mère Madoine était colère et brutale, elle avait bon cœur, tandis que Mme Lemandois était plus acariâtre, plus méchante, plus dure que la blanchisseuse, sans les retours de celle-ci.

Elle n'avait jamais eu qu'une seule domestique qui était restée à peine quelques mois chez elle, car il n'y avait pas longtemps que le mari et la femme avaient abandonné leur boutique. Cette servante l'avait volée.

Aussi, sous le prétexte que chat échaudé craint l'eau chaude, tous les deux ou trois jours, elle faisait vider l'armoire de Clotilde pour savoir si la petite n'avait pas quelque chose à elle.

Mme Lemandois ne se contentait même pas de cela.

—Les blanchisseuses, lui disait-elle, ont coutume de porter les affaires de leurs pratiques. Pour sûr que tu as du contracter cette habitude

là. Montre un peu voir tes bas, et tes jupes, et le reste.

La fillette s'exécutait, humiliée jusqu'aux moelles.

Ah ! partout, partout, donc, il fallait souffrir !

—Comme la vie est dure ! se disait-elle parfois seule dans sa chambrette.

Et toujours alors revenait l'éternel refrain :

—Maman ! pauvre maman !... Pourquoi êtes-vous partie ?...

Mais comme la jeune fille était plus vaillante que le feu, intelligente, propre, adroite ; qu'elle blanchissait le linge de la maison, qu'elle travaillait comme une fée à tous les ouvrages de couture, qu'elle trouvait encore moyen de cultiver le jardin, elle finit par amadouer sa dure maîtresse.

Celle-ci, en effet, devait convenir au fond d'elle-même qu'elle avait trouvé une petite perle, et comme elle tenait à la conserver, elle était devenue moins acariâtre et moins soupçonneuse avec la pauvre orpheline.

Clotilde se serait même habituée à sa dure chaîne, si une horrible complication n'était survenue tout à coup dans sa vie.

Gustave Lemandois avait attrapé une bronchite à Londres, et comme c'était grave, il obtint un congé pour venir se faire soigner par ses parents.

Un soir arriva donc un gros garçon haut en couleur comme sa mère, blond avec les mêmes yeux trop clairs, le nez énorme et les lèvres très grosses, pas du tout cachées sous les quelques poils blonds, plus pâles que les cheveux, et qui constituaient ce qu'il appelait pompeusement sa barbe.

Dès l'abord Clotilde eut envie de rire.

Un tout petit chapeau anglais, ressemblait sur cette grosse face, à la coiffure légendaire de don Quichotte, tandis qu'un long pardessus doublé de peau de lapin lui donnait l'aspect de quelque monstre de singes en voyage.

Mais lui, d'un coup d'œil, dévisagea et apprécia la jolie fille qui servait chez lui de bonne à tout faire.

—Diable ! maman, dit-il en faisant claquer sa langue, c'est un bijou ça, sais-tu ?

—Oui, pas mal, répondit l'autre, qui n'avait jamais su contrarier Gustave, sa seule faiblesse, ou dire autrement que lui.

Quand elle est venue, elle ne savait faire rien de rien.

Aujourd'hui elle commence un peu. Oh ! pas beaucoup !

Toute la soirée, il la suivit des yeux, très frappé, en effet, malgré sa grossièreté, de cette fine fleur de beauté, aux longs yeux doux, aux cheveux d'or, au teint suave et pur comme une fleur d'hortensia.

Il resta tard à causer avec sa mère, à lui raconter ses projets d'avenir.

Ce n'était point une bronchite qu'il avait eue, mais une congestion pulmonaire, dont quelques précautions achèveraient de le débarrasser.

Quand il monta dans sa chambre où sa mère alla le coucher comme s'il avait encore six ans, le père Lemandois était depuis longtemps retiré dans la sienne ; également Clotilde, qui dormait à poings fermés, abimée par les fatigues de la journée.

Lorsque le jour vint, elle mit sa chambrette en ordre et descendit.

Jamais elle ne s'était sentie aussi malheureuse.

Son cœur débordait de chagrin et d'indignation, et elle ne pouvait se confier à personne : elle n'avait ni un ami, ni un parent, ni un être au monde qui lui portât assez d'intérêt pour la conseiller ou la protéger.

De grosses larmes tombaient de ses yeux ; c'était à grand-peine qu'elle contenait les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

Vers sept heures, Mme Lemandois descendit.

Elle était furieuse, furetant partout, cherchant quelque chose de mal fait qui pût lui servir de prétexte pour exhaler sa mauvaise humeur.

Enfin, ne trouvant rien et n'y tenant plus, elle se planta tout à coup devant la jeune fille les deux poings sur la hanche.

—Pourquoi te barricades-tu dans ta chambre ? lui demanda-t-elle hors d'elle-même. Et t'imagines-tu que ma maison est une caverne de voleurs dont on doit se garer ?

Clotilde d'abord stupéfaite ne tarda pas à reprendre possession d'elle-même.

—Pardonnez-moi, madame, dit-elle avec beaucoup de calme ; je sais bien qu'il n'y a pas de voleurs chez vous.

—C'est heureux. Et alors ?...

—Alors, il y a votre fils qui me persécute et qui me poursuit.

—Insolente ! qui t'a donné le droit de parler ainsi.

—La conduite de M. Gustave.

—Ah ! ça, petite peste, s'écria-t-elle tout à coup, que penses-tu et que t'imagines-tu donc ?...

—Mais, madame, essaya-t-elle de balbutier.

L'autre ne la laissa pas continuer.

—Il n'y a pas de mais madame ! qui tienne, fit-elle, en imitant la petite voix jeune de la fillette. Tu es une éhontée et voilà tout. Cette nuit, j'ai été très malade, mon fils et mon mari sont allés à plusieurs reprises pour te faire lever. Mademoiselle était barricadée dans sa chambre, et n'a pas daigné répondre. Si tu crois que je vais te payer et t'héberger et te nourrir pour te faire passer la vie à ne rien faire... et laisser trimer les autres à ta place, tu te trompes !...

Elle mentait, n'ayant point été malade du tout, Clotilde en était sûre, mais comment le prouver ?

Mme Lemandois continua, en s'exaspérant à mesure qu'elle parlait.

—La première fois que tu te barricaderas de cette sorte, tu pourras filer le lendemain, tu entends !

Clotilde vit où elle voulait en venir.

Un dégoût et une peur atroce la prirent.

Elle posa la cafetière qu'elle essuyait.

—Eh bien dit-elle, j'aime mieux m'en aller tout de suite.

L'autre ne s'attendait pas à cette réponse.

—T'en aller, répondit-elle. Tu n'en a pas le droit ?

Le droit !... Toujours la même réponse !

Tout le monde avait des droits sur elle.

Et elle, alors, où étaient les siens ?

—Pourquoi n'ai-je pas le droit de vous quitter ? demanda-t-elle naïvement.

—Parce que tu es louée pour un an.

—Je ne suis pas louée pour supporter vos mauvais traitements. Tout le monde m'approuvera.

—Petite vipère ! Personne ne te croira. Nous sommes de braves gens, heureusement, dont la parole vaut celle d'une mauvaise vagabonde de ton espèce, je suppose.

—Je veux m'en aller, répéta Clotilde froissée et blessée jusqu'à l'âme.

Et elle se dirigea vers la porte.

—Où vas-tu ? fit Mme Lemandois en la voyant s'éloigner.

—Faire mon paquet.

—Comme tu voudras. Mais comme je ne te renvoie pas et que tu t'es engagée pour un an, si tu me quittes de cette façon, je ne te donnerai pas un sou.

—Ça m'est égal. Et c'est une raison de plus pour que je m'en aille, puisque vous êtes capable de me voler ce que j'ai si péniblement gagné.

Pendant que la pauvre allait réunir les quelques guenilles qui constituaient son paquet, Mme Lemandois, en proie à une colère folle, se livrait à une orgie de paroles et d'injures que ses casseroles et ses fourneaux entendaient seuls.

Clotilde se rendit aussitôt chez les quelques fournisseurs qu'elle connaissait et où elle avait vu d'autres servantes sans travail, s'adresser pour avoir des places.

On lui en indiqua quelques-unes.

Partout elle plut par son air intelligent et modeste.

—Revenez demain, lui dit-on, il nous faut des renseignements sur vous. S'ils sont bons, nous vous prendrons.

Hélas ! Mme Lemandois savait bien, au fond de sa conscience, quelle conduite abominable était la sienne, aussi se hâta-t-elle de prendre les devants. Et afin que l'on ne crût pas ce que la pauvre Clotilde avait à dire sur son compte, elle la calomnia indignement :

C'était une éhontée.

Une hypocrite capable de tout.

Une gourmande, une paresseuse, une perverse.

—Oh ! ces filles de couvent, répétait-elle avec des airs mystérieusement perfides, il faut s'en garer

comme de la peste, avec leurs airs de sainte-n'y-touche. Malheur à qui s'y fie.

Si j'étais méchante et si je disais ce que je sais sur celle-là, on en entendrait de grises. Mais il faut bien qu'elle gagne sa vie après tout...

Si on se garant de la pauvre petite, sur des renseignements pareils ? Il n'est pas besoin de le dire.

En vain courut-elle Caen tout entier ; il lui fut impossible de trouver une place, même dans un hôtel.

Et sans un sou, sans une ressource !...

Que faire ?...

Sans un sou !

Si, il lui restait dix francs de ce que lui avait donné la mère Madoine, dans un moment de tendresse.

—Il faut que je change de pays, se dit-elle. Je travaille bien, je suis fine lingère, d'après ce qu'on me disait au couvent ; à Paris je trouverai bien de l'ouvrage. Ma pauvre maman prétendait qu'avec de l'énergie on surmontait tous les mauvais pas ; c'est le moment de mettre son conseil en pratique. A Paris !... Oui, elle voulait aller à Paris.

Mais avec dix francs on ne prend pas le chemin de fer qui en coûte dix-sept même en troisièmes, quand, de plus, à l'arrivée, personne ne vous attend et qu'il faut coucher et manger.

Alors, bravement, elle se mit en route, son petit paquet sous le bras.

—Je coucherai dans les meules de paille, se dit elle. Chez les boulangers j'achèterai un peu de pain en traversant les villages, et je boirai aux sources la même eau avec laquelle se désaltèrent les petits oiseaux. Avec cela et mes dix francs, j'arriverai bien à Paris.

VIII.—LA BATAILLE POUR LA VIE

Plus de deux cents kilomètres avec dix francs, une seule paire de chaussures aux pieds et dans un paquet quelques mauvaises hardes bien usées, bien raccommodées, en vérité, il fallait avoir la belle inexpérience de la jeunesse pour entreprendre une chose pareille !...

Mais Clotilde avait maintes et maintes fois entendu dire à sa sœur Madeleine desANGES, que son père, un ouvrier mécanicien, habitait Paris avant son départ pour l'Amérique ; que sa mère, la plus sainte des créatures, y était morte en la mettant au monde, était-il possible que l'un ou l'autre n'y eût pas laissé quelque parent ?

Or des parents, c'est-à-dire des protecteurs naturels, des amis qui s'intéressaient à elle ; la pauvre petite abandonnée, assoiffée de tendresse et d'affection, ne demandait pas, ne cherchait pas autre chose.

Le premier jour, elle marcha vaillamment et alla loin.

A midi, elle avait mangé la moitié de son pain acheté à Caen ; le soir, l'autre morceau lui servit de souper ; une fontaine dont elle avait entendu le doux murmure pas loin de la route la désaltéra ainsi qu'elle l'avait prévu.

Elle marcha encore un peu, à la clarté des étoiles, ne se sentant pas fatiguée ; mais, tout à coup, elle réfléchit, sur la borne kilométrique, elle venait de lire : de Caen—22 kil.

Vingt-deux kilomètres depuis le matin.

—Aujourd'hui, ça va, se dit-elle, mais si je ne me reposais pas, demain je ne serais plus capable de faire dix kilomètres seulement.

De grandes meules de paille alignaient dans un champ leurs silhouettes épaisses, Clotilde s'en approcha et tournant autour de la plus grosse, elle choisit un endroit bien abrité où elle finit par creuser un trou juste assez grand pour enfouir sa mince et élégante petite personne.

La nuit était splendide, une nuit du commencement de l'été avec les odeurs grisantes des foins nouvellement coupés, des fleurs des champs, des bois tout proches, et sur la tête une voûte d'un bleu profond, semblable au plus beau des velums, retenu très haut par des millions et des millions de clous d'or.

Dans la campagne pas un bruit, à part les crécellements des insectes dans les blés, et l'aboiement lointain de quelque chien gardant sa ferme.

Son paquet sous sa tête, enfoncée dans la paille qui l'empêchait de sentir l'humidité de la nuit, la

fillette ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil de seize ans, ce sommeil profond, tranquille et réparateur.

Depuis longtemps les coqs avaient chanté l'aube, se répondant d'un bout du pays à l'autre, quand elle s'éveilla.

Elle regarda, le soleil était déjà haut sur l'horizon.

—Ah ! paresseuse ! se dit-elle, si je dors ainsi, je ne ferai pas de longues étapes.

Elle s'arrangea, peigna ses admirables cheveux blonds et se remit en route.

Mais depuis deux jours, elle avait à peine mangé, et son estomac réclamait quelque chose,

Au loin dans la campagne elle ne voyait rien, ni un hameau, ni même une maison.

—C'est égal, se dit-elle, courage ! en haut de cette montée là-bas, j'apercevrai peut-être quelque chose !

A quelques pas de là, une haie montrait ses longues branches de ronces sauvages au bout desquelles pendaient des mûres très noires.

—Voilà mon affaire, se dit la fillette, avec cela je patienterai.

Et son premier déjeuner fait, elle se remit très vaillante, à arpenter le long ruban gris qui s'en allait devant elle, à perte de vue.

En haut de la côte, ainsi qu'elle l'avait prévu, une grande étendue de pays se déroula devant ses yeux.

Une ferme considérable montrait, pas très loin, ses vastes bâtiments dont les toits rouges brillaient, aux premiers rayons du soleil levant.

—Là, se dit l'enfant, je trouverai bien à acheter un peu de pain, peut-être à travailler pendant quelques jours.

Une heure après elle arrivait au seuil de la cour carrée qui enserrait l'habitation.

Elle frappa à la porte, mais ne recevant pas de réponse, elle se décida néanmoins à entrer, et se trouva en présence d'une femme âgée, assise dans un fauteuil.

A l'aspect de la fillette, son panier sous le bras, elle cria d'une voix aigre :

—On ne reçoit pas les mendiantes, ici ; passez votre chemin, coureuse ! . . .

—Mais, madame, voulut répondre Clotilde, je ne mendie pas.

—Qu'est-ce que vous faites alors, à trotter seule sur les routes, pareillement ! . . .

—Je cherche de l'ouvrage.

—On la connaît cet ouvrage que vous cherchez, fainéante ! Allez-vous-en que je vous dis, ou je lâche Saturne sur vous.

Saturne devait être le molosse, qui en entendant prononcer son nom, tendit un peu plus fort au bout de sa chaîne ses muscles redoutables, retenus heureusement à la chaîne par un collier solide, à trois rangs de clous, la pointe en l'air.

Humiliée, mais cherchant à réagir, l'enfant s'éloigna murmurant :

—J'en verrai bien d'autres !

Une paysanne qui tirait une vache au bout d'une corde, la menant paître dans un plant de pommiers, la rencontra à quelques pas de là, comme elle essuyait ses yeux.

Elle s'arrêta soudain, frappée de la beauté touchante de cette douce fillette en larmes.

—Vous pleurez, petite ? fit-elle en la regardant. Qu'est-ce que vous avez donc, ma fille ? Je parie que vous vous êtes arrêtée chez la meunière et qu'elle vous a reçue à sa façon, la sans cœur !

Clotilde sourit de la perspicacité de la vieille.

—Elle a cru que je mendiais, dit-elle, et il est sûr qu'elle n'est pas tendre.

—Vous ne mendiez pas, mignonne, alors, qu'est-ce que vous faites ?

—Je vais à Paris où j'espère avoir encore quelques parents, car mon père et ma mère sont morts.

—Orpheline ! . . . Oh ! le pauvre agneau du bon Dieu ! . . . Et vous allez ainsi à pied, mon chérubin ?

—Oui, madame, parce que je ne suis pas assez riche pour prendre le chemin de fer, mais je suis très forte, et j'arriverai bien tout de même.

—Comme elle dit ça, la naïve ! . . . Et les rencontres mauvaises, mon enfant ?

—Je m'en garderai, avec l'aide de Dieu.

—Ce sera difficile, mais j'ai mon idée. Avez-vous mangé, petite ?

Clotilde rougit.

—Pas encore ce matin, à part quelques mûres sauvages. Aussi je voudrais bien trouver à acheter un peu de pain.

—Bien, ma fille, venez avec moi.

L'enfant obéit.

—Laissez-moi d'abord aller attacher Rosette au champ, dit la paysanne, après vous viendrez casser la croûte à la maison.

Un quart d'heure après, en effet, la Normande introduisait l'orpheline dans une petite chaumière très propre, qui lui rappela l'intérieur de la pauvre Martine où s'était écoulée sa première enfance.

—Là, ma petite, lui dit-elle, mettez-vous à cette table, nous allons manger tantes les deux une bonne soupe au lait bien chaude. Après cela, un charretier de mes parents passera sur la route. Il va de Caen à Evreux, ce sera bien le diable s'il n'a pas une petite place sur sa voiture, pour vous, et vous aurez toujours fait la moitié de la route.

—Comme vous êtes bonne, murmura l'enfant attendrie ; vous ne me connaissez pas cependant, madame !

—Non, mais vous avez une jolie figure d'ange, bien douce et bien honnête ; c'est plaisir de vous aider.

Et puis . . . fit-elle avec un soupir, ma fille est loin, aussi ; elle est placée à Paris où elle gagne sa vie et la mienne, car c'est une brave créature ; si jamais elle était dans l'embarras, je serais bien aise qu'elle trouvât quelqu'un pour l'aider, n'est-ce pas ? . . . Alors je fais aux autres ce que je voudrais qu'on fasse pour elle. C'est-y pas naturel ?

—Oh ! si ! mais c'est rare. Comment s'appelle-telle votre fille ? Voulez-vous me donner son adresse, je lui dirai combien vous êtes bonne ?

—Ma fille s'appelle Sidonie Dantart et elle est placée rue de Trévise, 25, chez des gens bien comme il faut.

—Rue de Trévise, 25, répéta Clotilde, je me souviendrai.

La mère Dantart, en attendant l'arrivée de son parent le roulier, fit raconter à la jeune fille son histoire.

Celle-ci naïvement lui dit :

—A quoi sont exposées ces pauvres jeunes filles, cependant, dit-elle avec un gros soupir. Et dire que la mienne en a peut-être vu autant. Ah ! ma petite ! . . . avec cette figure-là, ça sera dur, toute seule, de rester honnête.

—J'essayerai pourtant ! dit l'enfant, avec un beau sourire calme et confiant.

Vers dix heures, le roulier annonça son arrivée en faisant claquer son fouet depuis le haut de la côte.

—Voilà Firmin, dit la mère Dantart, je savais bien qu'il devait passer aujourd'hui.

Et elle sortit de la maison, s'avançant jusqu'au milieu de la route.

—Bonjour, cousine, dit en même temps un homme entre deux âges, aux cheveux grisonnants, au visage très bon et très honnête. Quoi de nouveau ce jour ?

—Un service à te demander, Firmin.

—Si je puis . . .

—Tu peux.

—Qu'est-ce que c'est, voyons voir ?

—Une jeunesse qui va seule de Caen à Paris ; peux-tu la porter jusqu'à Evreux ? Ça sera toujours autant de pris, et en ta compagnie, elle évitera les mauvaises rencontres.

—Tu la connais ?

—Non, mais ça à l'air si honnête !

—L'air et la chanson, c'est souvent deux.

—Je ne crois pas cette fois-ci.

—Elle est là ? . . .

—Oui.

—Dis-lui qu'elle monte, après tout si ça te fait plaisir ! . . .

—Oh ! tu es le meilleur des hommes. Veille bien sur elle. C'est une inconnue c'est vrai . . . mais je ne sais pas pourquoi, elle m'intéresse, cette mignonne.

Clotilde vint.

Firmin la dévisagea.

Et le brave homme qui avait cinq enfants, dont une fillette de l'âge de l'orpheline, fut vite conquis

par le clair regard, l'attitude modeste, et l'honnête physionomie de la petite voyageuse.

—Montez là-haut, mon enfant, lui dit-il. C'est chargé, mais vous n'êtes pas bien lourde, et mes trois bêtes ne s'apercevront guère que vous êtes là.

Clotilde embrassa la mère Dantart, n'osant pas lui offrir d'argent pour son déjeuner, et très lestement, grimpa jusqu'au faite des caisses entassées sur la charette.

En route, Firmin vint s'asseoir pas loin d'elle.

—Pour lors, demanda-t-il, vous allez à Paris ?

Il scrutait son frais visage de ses fins yeux normands, trouvant extraordinaire qu'une fillette si jeune et si jolie courût ainsi les chemins toute seule.

Ne serait-ce pas quelque petite révoltée, fuyant la maison paternelle et laissant derrière elle des parents désespérés de son absence ?

Ces enfants, ça pense si peu quelquefois à ceux qui les ont mis au monde ! . . .

En frissonnant, le brave homme songea à ce qu'il deviendrait si jamais la sienne lui faisait un coup pareil.

Mais Clotilde le détrompa.

Avec un accent, à la sincérité duquel on ne pouvait se tromper, elle lui raconta peu à peu sa vie.

—Comment s'appelle cette coquine où vous étiez placée en dernier lieu, ma petite ? demanda-t-il à la jeune fille, les yeux allumés de colère.

—Vous ne me croyez pas ? l'interrogea à son tour Clotilde, qui n'avait cependant raconté la chose qu'avec toutes sortes de réticences et de ménagements.

—Ah ! Dieu si ! . . . Mais je voudrais savoir le nom de la gueuse qui a eu le cœur d'agir ainsi avec une pauvre petite abandonnée comme vous.

—Alors, c'est inutile que je vous le dise ; car ça ne pourrait que lui porter tort, et ce serait mal de ma part.

Le roulier très ému, ne répondit pas.

Au bout d'une heure, tout à coup il dit à sa petite compagne :

—Alors vous allez à Paris ?

—Oui.

—Moi, je vous porte jusqu'à Evreux, c'est entendu, mais après, comment ferez-vous ?

—La route ?

—Et à pied, donc.

—Et si vous rencontrez des chenapans ?

—Je me défendrai.

—Pauvre petite ! Et la force ?

—Dieu m'aidera.

—Heu ! . . . Il faut mieux prendre le chemin de fer.

Clotilde rougit jusqu'à la racine des cheveux.

—Vous n'avez pas d'argent pour la place, reprit le brave homme ; vous n'avez pas besoin de me le dire, je le comprends, et ce n'est pas un crime, au contraire. Mais voulez-vous en gagner ?

—Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour cela ?

—Entrer dans la manufacture pour laquelle je travaille. On est pressé dans ce moment-ci, et on demande des repriseuses pour les pièces qui s'endommagent au tissage. Puisque vous travaillez bien, vous aurez vite gagné votre voyage. Ça vous va-t-il ?

—Je crois bien, et je vous remercie.

—Vous savez, dans une fabrique comme celle-là, où il y a beaucoup d'ouvriers, il s'en trouve de tous.

Faudra ouvrir l'œil.

—N'ayez pas peur. Je vous ai dit que j'étais vaillante.

—Et je crois. A Paris, Sidonie Dantard qui est une bonne fille vous donnera un coup de main.

Le soir arriva.

Les chevaux qui s'étaient reposés et avaient mangé l'avoine reprirent leur route.

Firmin, qui avait exigé que Clotilde partageât son repas, la fit coucher dans la civière qui est au-dessous de la voiture et qui sert surtout d'ordinaire à porter la nourriture des bêtes.

Il l'enveloppa soigneusement dans sa limousine et lui mit encore de la paille sur les pieds pour qu'elle n'ait pas froid, absolument comme il eût fait pour sa fille à lui . . .